

INFERNAL TOHU-BOHU

CHEZ

SAINT-PIERRE

PIECE EN QUATRE ACTES

\_Personnages :

\_Aloès (A) : Serviteur de Saint-Pierre

\_Saint-Pierre (SP) : Gardien du Paradis

\_Balthazar Moyen (B) : Un trépassé

\_Charline Moyen (C) : Fille de Balthazar

\_Théophile (T) : Un ami de Charline

(Saint-Pierre est seul dans une pièce proche de l'entrée du Paradis)

entrée d'Aloès )

Aloès :

Maître, pardonnez-moi, je n'ai point d'insomnies  
Troublant votre repos en notre Paradis  
Je ne pouvais hélas vous soustraire à ces cris  
De ce nouveau défunt qui nous vient de Paris.

\_Saint-Pierre :

Depuis quand les humains osent-ils exiger  
De venir jusqu'à moi sans y être invités ?  
Vous a-t-il présenté devant tout ce scandale  
Carte d'identité et sa carte mortale ?

\_Aloès :

Il n'a point écouté, excusez-moi Saint-Pierre,  
Me répétant sans cesse un unique discours  
Sur un ton péremptoire et d'un regard si fier  
Que je le crus César d'une lointaine Cour.

Saint-Pierre :

Il ne faut point se fier aux fougueuses paroles  
Car souvent les humains s'indignent à l'envie  
Et s'agitent en vain pour être mieux compris  
Comme s'ils professaient de saintes paraboles.  
Mais dis-moi, Aloès, que fis-tu de cet homme  
Car je ne souffre point qu'on erre en Paradis  
Sans le code secret que nous deux, seuls, en somme,  
Connaissions et changeons comme Dieu nous l'a dit ?

Aloès :

Maître, deux chérubins chargés de surveiller  
L'impétueux humain l'ont mis en garde à vue  
Tout au fond d'un trou noir afin qu'à leur insu  
Il ne puisse s'enfuir et votre esprit troubler.

Saint-Pierre :

En es-tu bien certain ? D'où proviennent ces cris ?  
Aloès, n'est-ce point le mortel de tantôt  
Dont tu m'as relaté la fureur et les mots ?  
Hâte-toi de savoir s'il est là ou ici...

Aloès :

Certes j'entends hélas tous ces cris malvenus  
Et même je perçois les mots vociférés ;  
Je suis navré, confus, car ces cris du reclus  
Nous laissent présumer qu'il a dû s'échapper.

Saint-Pierre :

Qui sont ces chérubins dont l'incapacité  
Méritent ma fureur, un courroux sans pitié ?

Ces deux anges gardiens si je ne puis m'y fier  
Dans une autre comète il faudra les muter.  
Tends l'oreille Aloès, écoute cet intrus.  
Il n'est point coutumier que l'on vînt ici-haut  
Arrogant et teigneux, maugréant et bourru,  
Va donc me le quérir fermement, il le faut.

Acte I, scène 2

(Aloès sort et introduit brusquement l'intrus)

Balthazar :

Saint-Pierre...Enfin c'est vous !...Voyez la négligence  
De m'accueillir ainsi sans nulle prévenance ;  
Même dans l'au-delà, Ministre des finances,  
Ne pouvais-je prétendre à plus de déférence ?

Saint-Pierre :

Que me vaut donc, jeune homme, une indécatesse  
Que je n'admettrai point, même dans mes largesses ?  
Quant à votre tumulte en entrant en ce lieu  
Sachez que je le blâme et aviserai Dieu.

Balthazar :

« Jeune homme ! » Voilà bien un vocable hautain ;  
Un septuagénaire a-t-il droit à ceci ?  
Cette fatuité, ce ton de suzerain,  
M'exaspèrent et je veux que cesse ce mépris.

Saint-Pierre :

Diantre que ces propos me sont futilité,  
Votre âge est relatif, il n'est plus temporel,  
N'êtes-vous pas plutôt, disons, un nouveau-né  
Arrivant bruyamment dans la vie éternelle.

Balthazar :

Soit, venons-en au sujet. La mort m'ayant surpris,  
Je désire dès lors entrer au Paradis.  
Inutile, je pense, au regard de ma vie  
De douter quelque peu du sort qui m'est promis.

Saint-Pierre :

Vous êtes bien naïfs, ô hommes d'ici-bas,  
De croire qu'il suffit d'aller en au-delà  
Pour y trouver sitôt un asile, une place,  
Sans les formalités qui, certes, vous agacent.  
Permettez tout d'abord, monsieur le beau parleur,  
Que je sois informé par mon ordinateur  
Qui me précisera si vous êtes bien mort  
Afin de statuer sur vous, sur votre sort.  
Donnez-moi, s'il vous plaît, votre carte mortale,  
Votre code d'accès à votre vie sur terre  
Car je dois vérifier votre dossier moral  
Vos actes, vos pensées, sans qu'il n'y eût mystère.

Balthazar :

Je n'ai rien de cela et je ne comprends guère...  
Lorsque vint le trépas, je ne pus emporter  
La moindre attestation, le moindre formulaire,  
Et ne puis justifier de mon identité.

Saint-Pierre :

Aviez-vous consulté notre site céleste ?  
Vous y eussiez trouvé les démarches utiles  
Afin de prévenir de votre mort civile.  
Il fallait annoncer votre arrivée funeste.  
Je ne sais rien de vous, quel est le patronyme  
Que vous revendiquez sans pouvoir le prouver.  
Je ne puis accueillir un humain anonyme,  
Un défunt clandestin, un funèbre immigré.

Balthazar :

Puisqu'il le faut Grand Saint, je vais me répéter ;  
Au brutal serviteur, que je croisai chez vous,  
J'ai déjà décliné, nom, prénom, qualité,  
Souffrez donc qu'à nouveau je l'énonce pour vous :  
Moyen...Oui, c'est mon nom, il a triste figure,  
Mon prénom quant à lui est de noble stature,  
Balthazar, en effet, me donne une prestance.  
Quant à ma qualité...Ministre des Finances !  
Dois-je encore ajouter, que, vivant à Paris,  
J'y fus longtemps notaire en l'île Saint-Louis ;  
J'y vivais marié avec Zoé Cromant  
Fille aînée d'un patron d'industrie d'armement.  
Vous comprendrez ainsi, vénérable Saint-Pierre,  
Que j'étais fortuné, influent, respecté,  
Par toute la jet-set, la haute société.  
J'aimais ma condition bien qu'elle fût altière.

Saint-Pierre :

J'abhorre ton orgueil et il ne me sied point  
Que tu penses ainsi, par ce jeu mirifique  
Fléchir l'autorité, la justice au besoin,  
Pour mieux m'influencer dans un choix si tragique.

Balthazar :

Ce tutoiement soudain, cette condescendance,  
Affligent mon esprit...Aurais-je supporté  
Que dans mon ministère on me parlât ainsi,  
Sur ce ton familier, avec autant d'outrance ?  
Faut-il vous rappeler que même en Paradis  
Vous ne fûtes jamais qu'un humble serviteur  
Et si Dieu fit de vous ce simple intercesseur  
Lui seul aura le droit de me chasser d'ici.

Saint-Pierre :

Si les lois des mortels te furent familières  
Tu ignores vraiment celles de l'au-delà,  
Articles supprimés, récents alinéas,  
Car, loin d'être figées, Dieu nous les dépoussière.  
C'est pourquoi, instamment, sur mon ordinateur,  
De par un logiciel fiable et novateur,  
Je vais savoir enfin qui tu es, pauvre humain  
Et tous tes beaux discours n'en seront que plus vains.  
Oui !...Balthazar Moyen...Tu voudrais éviter,

N'ayant papiers ou carte à pouvoir présenter  
Lorsque tu arrivas, de me dire vraiment  
Quel être tu étais, sans fard ni boniment.  
Sur l'écran, désormais, je vois ton existence ;  
Rends toi compte au besoin en venant regarder ;  
Es-tu toujours certain que tu aies une chance  
D'aller au Paradis sans questions se poser ?...  
Je te vois bien nerveux à présent sur l'écran  
Défendant de ton mieux au sein du Parlement  
Ton honneur mis à mal par les révélations  
De médias avisés, malgré tes relations.  
Tu n'es point le premier, hélas, le déplore,  
Qui eût un peu puisé dans le commun trésor.  
Beaucoup ont profité d'un paradis fiscal  
Prétendant néanmoins au Paradis moral.  
Ton épouse à l'instant est dans mon logiciel  
Et je vois à regret que tu fus bien actif  
Quand tu obtins pour elle un emploi dit fictif,  
Une vague mission, disons, superficielle.

Balthazar :

Mais tout cela est faux, je réfute le tout.  
Croirez-vous, vous aussi, calomnies et mensonges  
Prônés par mes rivaux ou des médias jaloux  
De mes propriétés, mes actions et mes sous ?  
Il n'est pas un euro dans le fond de ma poche  
Qui ne soit le produit d'un intense labeur ;  
Je nie les commissions que d'aucuns me reprochent  
Les voyages dorés, avec la même ardeur.  
S'il est vrai qu'ici-haut ce logiciel étrange  
Me ternit à ce point, en devrais-je déduire  
Que si ma destinée, ma fortune, dérange,  
A l'aide de virus on s'acharne à me nuire.

Saint-Pierre :

Voilà bien les humains, victimes éternelles  
Qui ne peuvent souffrir leur triste vérité  
Prétextant cent ou mille excuses solennelles  
Avec une assurance à vous faire douter.  
Lorsque Dieu me confia les clés de cet éden  
Il me fit établir des listes infinies  
Des élus, des damnés, des êtres par centaines,  
A qui, donc, j'octroyais ou non le Paradis.  
Ce labeur incessant, vrai tourment de conscience,  
Me fit douter de moi, du bien, du mal, de tout,  
Même je me surpris à perdre patience  
Et à laisser entrer malfaiteurs ou voyous.  
Mais depuis qu'il me fut confié ce logiciel  
Je ne réfléchis plus et cède à ses données,  
Purgatoire ou Enfer, admission dans le Ciel,  
C'est lui seul qui statue sur chaque destinée.  
Tu évoquais tantôt quelques malins virus...  
Mon serveur internet est d'un autre débit,  
Et sa fiabilité, ses néonanopuces,  
Aucun génie humain ne peut les pirater.

Balthazar :

Assez de vos discours puisqu'il en est ainsi,  
Que mon sort est lié aux dires d'un portable,  
Que même en au-delà jamais n'est contredit  
Un jugement partial, innocent ou coupable.

Eteignez donc en moi mes vaines espérances,  
Aidez-moi à bannir de fausses certitudes,  
Dites-moi franchement la divine sentence  
L'Enfer et ses tourments, ou, la béatitude.

Saint-Pierre :

Tu te hâtes en vain en quelques conjectures.  
Je ne puis prononcer le verdict éternel,  
Peut-être caches-tu quelque autre forfaiture.  
Et pour ta vie privée, je veux être formel.  
J'interroge à présent un second logiciel  
Qui me fait découvrir quel mari tu étais,  
Attentif et sérieux, frivole potentiel.  
Mais, hélas, je le vois, maîtresses tu avais !

Balthazar :

Je trouve très malsain cette abjecte intrusion.  
Allez !...Délectez-vous au sein de mes amours !  
Que regardez-vous donc avec tant de passion  
Sur votre écran maudit, de séduisants atours ?

Saint-Pierre :

Tu oses m'imputer un manque de pudeur,  
Viens donc t'en assurer, je ne suis point voyeur  
Car je n'ai sur l'écran que chiffres et données ;  
Il ne me reste plus qu'à les interpréter.  
Tu es bien un humain et la presse people  
Déforme ton esprit, tes mœurs et tes désirs.  
Tes soupçons de tantôt m'attristent, me désolent,  
Quant à la vérité de ta vie, c'est bien pire.  
Qu'as-tu donc à répondre à cette vile image  
Que tu donnes de toi, en tous points désormais ?  
Un cupide tricheur, un séducteur parfait,  
Je ne vois plus en toi qu'un triste personnage.  
Essaie de te défendre avec intelligence  
Sur ton désir sans fin d'accroître ta richesse,  
Sur ton amour menteur, tes coupables faiblesses,  
Sur ton hypocrisie ou ta fausse apparence.

Balthazar :

Saint-Pierre à vous entendre en ce réquisitoire  
Je crois être l'humain, le pire dans les cieux ;  
Pourtant, je n'ai commis ni violences notoires,  
Ni crimes recensés parmi les plus odieux.  
Certes je ne fus point sur le plan conjugal  
Un modèle et j'avoue vouloir m'en repentir  
Mais mon épouse aussi, si j'en crois quelques dires  
N'eut pas toujours non plus une rigueur morale.  
Peut-être à ce sujet, grâce à votre machine,  
Pourriez-vous mettre fin à mes doutes secrets  
En me disant vraiment si j'eus une coquine  
Pour épouse durant ma vie de volupté.

Saint-Pierre :

Etranges arguments, ignoble repentance,  
Est-ce ainsi que tu crois gagner le Paradis  
Tes soupçons conjugaux, sache, je t'en dispense,  
Je ne suis délateur pour aucun être ici.

Balthazar :

Si vous n'êtes sensible à ces remords sincères  
Souffrez que je m'explique au sujet des impôts ;  
Mes coffres se trouvaient en paradis fiscaux.  
Je n'étais pas le seul à en faire mystère.

Saint-Pierre :

Pourquoi donc te faut-il pour défendre ta cause  
Prétexter que ta faute est devenue commune ?  
Cela n'excuse pas ces malhonnêtes choses.  
Ton plaidoyer stupide à la fin m'importune.  
Certes, vous, les humains, en matière de vol,  
Usez d'intelligence et d'imagination.  
Dois-je me recycler, retourner à l'école,  
Pour comprendre à mon tour chaque malversation ?  
Usage frauduleux d'une carte bancaire,  
Piratage du web ou délit d'initié,  
Par la technologie, certains malfrats s'affairent  
A duper leur prochain sans aucune pitié.

Balthazar :

Je n'en disconviens pas mais si vos doléances  
Dressent un noir tableau de notre humanité,  
Dieu n'accorde-t-il point aux hommes sa clémence  
Et malgré leurs défauts son hospitalité ?

Saint-Pierre :

Plus humble est ton discours, j'entends mieux ce langage  
Mais je t'ai prévenu que j'ai peu de pouvoir.  
Depuis qu'un logiciel conserve en sa mémoire  
Tous les faits d'une vie, j'écoute son message.  
La sentence énoncée requiert une justice.  
Peut-être ai-je commis quelques iniquités  
Lorsque face aux humains je devais deviner  
Dans leurs déclarations la grandeur ou le vice.

Balthazar :

Vous voilà soulagé si j'entends vos paroles.  
Vous pourrez imputer à votre ordinateur  
Le jugement final, la divine auréole  
Ou les affres et cris d'un Enfer qui fait peur.  
N'est-ce point lâcheté, faiblesse ou démission,  
De ne plus assumer le choix de nos destins,  
D'épouser de la sorte un caractère humain ?  
J'avoue perdre ici-haut mon ultime illusion.

Saint-Pierre :

Ta déception me trouble et je loue ta franchise.  
Je découvre un soupçon de nobles sentiments ;  
Ces braises de ton cœur, ce feu qui agonise,  
Tu crus les vivifier dans notre firmament.  
Vais-je éteindre à jamais la timide étincelle  
Que tes nombreux péchés n'ont point anéantie  
En t'envoyant là-bas, aux douleurs éternelles,  
Parmi les mécréants, les méchants, les maudits ?  
Pourrais-je t'accorder la moindre rédemption  
En dépit des noirceurs de ton âme enlaidie ?  
Deviendrais-tu meilleur, béat d'admiration

Des âmes des élus, des saints du Paradis ?  
Je ne puis me résoudre à accepter dès lors  
Que tu m'as convaincu de cette démission  
De croire au logiciel qui décide des sorts  
Et je veux assumer ma terrible mission.  
J'allais me dérober, si je n'avais ouï  
D'un humain, comme toi, mon rôle, mon devoir.  
Nul n'osait me le dire et je trouve inouï  
Que Dieu se satisfît de blogs diffamatoires.  
Balthazar tu seras le premier des mortels  
Qui sut influencer le gardien d'un éden ;  
Mais ne crois surtout pas que ta vie éternelle  
Sera en Paradis par ma faveur soudaine.  
Je reprends ce flambeau, cette rigueur morale  
Qu'une aveugle machine a éloignée de moi.  
Ordinateur, tu fus ma perte d'idéal  
Et ce fut lâcheté de ne croire qu'en toi.  
Jadis je questionnais mon esprit, ma conscience,  
Et pour chaque défunt je devais mesurer  
La gravité des faits sans la moindre obédience  
Aux sentiments trompeurs voulant m'influencer.  
La haine, l'amitié, la vanité, que sais-je,  
Nulle n'inspirera ma décision finale.  
Les clémence ou rigueur de ce saint tribunal  
Devront à ma raison ce divin privilège.  
Ainsi donc Balthazar, de ce choix que j'encense  
Tu seras le premier après ces temps obscurs  
Car de ma volonté, mon courage ou mes sens,  
Dépendra ton destin sans aucune imposture.  
Crains ma sévérité, espère ma clémence,  
Ne tente jamais plus de me faire hésiter  
Entre un juste courroux ou la douce sentence,  
Honni ce logiciel que Dieu m'a délégué.  
Souhaitant à présent interroger mon âme,  
Je désire ardemment que tu quittes ce lieu.  
Il me faut t'ignorer, tu deviens un quidam  
Et je dois décider, seul, mais au nom de Dieu.  
Un ange va venir, suis le sans maugréer  
Comme tu fis tantôt en venant me trouver.  
A l'entrée de l'éden, attendant ta fortune,  
N'implore point les saints en phrases importunes.

Acte I, scène 3

(brusque entrée d'Aloès)

Saint-Pierre :

Que veux-tu Aloès ? Ton intrusion brutale  
Me laisse présager un important souci.  
Parle sans t'inquiéter de voir encore ici  
Cet étrange arrivant bien qu'il nous fit scandale.

Aloès :

Puisque vous me conviez malgré mes réticences  
A parler librement devant un étranger,  
Je vous livrerai donc en toute transparence  
Le grave événement que l'on m'a relaté.

Saint-Pierre :

Tu me sembles fébrile et j'en suis étonné.



Parle, je t'en conjure, il est temps que je sache  
Quel que soit l'incident que tu veux me conter,  
Dis moi la vérité...Crains-tu que je me fâche ?

Aloès :

Les deux anges gardiens que vous avez mutés  
Pour n'avoir pas été plus vigilants, plus sûrs,  
Au syndicat Sud-Ciel sont allés s'adresser.  
La grève fut votée ; je crains qu'elle ne dure.  
Certains anges commis au transport des damnés  
Ont cessé le travail et rejoint ces félons.  
L'archange Saint-Firmin s'est solidarisé  
Avec tous ces mutins, possédés du démon.

Saint-Pierre :

Je n'ai jamais aimé cet archange d'en bas ;  
Je le savais couard, influençable et vil ;  
Toujours il défendit l'être le plus servile ;  
Patron des serviteurs, oui, il n'est que cela.

Aloès :

Hélas, mon bon Saint-Pierre, il n'est point exception.  
Vite il a convaincu par de haineux discours  
D'autres archanges qui, dans cette sédition,  
Revendiquent aussi repos, congés, amour.

Saint-Pierre :

Amour ? Que me dis-tu, est-ce cela qu'ils osent  
Réclamer ici-haut, voués au célibat,  
Ne divaguent-ils point pour dire cette chose ?  
Comment ange marié serait en au-delà ?  
Influencés par l'homme aux amours frénétiques  
Songent-ils à quitter leur vie de chasteté ?  
Confondant sacerdoce et service public,  
Sont-ils autorisés à tout revendiquer ?  
Dis le-moi Aloès, toi qui me fus fidèle,  
Aurait-ils des raisons de se croire spoliés ?  
Ont-ils lieu de se plaindre en ce monde éternel  
Où leur sort est celui d'êtres privilégiés ?  
Le chômage ici-haut est mot que l'on ignore.  
Les emplois intérimaires n'ont jamais cours ici.  
C'est pour l'éternité qu'est fixé notre sort.  
Heureux anges qui n'ont du lendemain souci !

Aloès :

Maître, je vous l'accorde, au vocable d'amour  
Je sursautai un peu et me mis à gloser.  
Sont-ce des Cupidons, des anges effrontés,  
Que votre Paradis se devrait d'employer ?

Saint-Pierre :

Quand bien même cédant à l'influence humaine  
D'aucuns viendraient me voir afin de se pacser,  
Il n'en est point question et tout lien, tout hymen,  
Répandrait en ce lieu plaisir et volupté.  
L'âme n'est point le corps, faut-il rappeler  
Que le plaisir charnel est exclu dans les cieux ?  
Il ne peut engendrer que jaloux ou vicieux,

Engance dépravée, anges humanisés.

Aloès :

Certes, j'entends ces mots, ce rejet de l'amour,  
Mais il peut être noble, éternel, sans glamour.  
Serait-on condamné en portant l'auréole  
A n'aimer que soi-même et cela me désole.

Saint-Pierre :

Ta vie spirituelle à t'en croire, Aloès  
Déjà te lasserait. Je vois une âme noire.  
L'âme du désespoir est source de paresse.  
Par la mélancolie l'on ne peut que déchoir.

Balthazar :

Puis-je, divin Saint-Pierre, à l'auguste dialogue  
Apporter quelque peu mon humble sentiment  
Sans vouloir vous froisser, sans un long monologue,  
Souffrez qu'un pauvre humain vous parle simplement ?

Saint-Pierre :

Je devrais te chasser, je t'ai trop entendu ;  
Je suis las des humains et de leurs litanies.  
Mais, tu sus me toucher et me rendre confus.  
Je vais donc écouter tes dires, ton avis.

Balthazar:

Il me sied de le faire et vous en remercie.  
Je pense qu'Aloès, votre dévoué servant,  
Voulait vous exposer les peurs du mécréant  
Qui craint étrangement d'aller au Paradis.  
Certes le noir tableau de l'Enfer qu'il pressent  
En damnés horrifiés comme ceux d'un tympan,  
En portraits décharnés qu'un retable confesse,  
Devrait à tout jamais l'inciter à sagesse.  
Mais ce cœur et ce corps que Dieu lui a donnés  
Saura-t-il s'en passer pendant l'éternité ?  
Alors le Paradis lui paraît trop cruel  
S'il n'y a que l'esprit qui demeure éternel.  
Il n'est guère évident pour un humble terrien  
De concevoir un monde où le corps n'est plus rien.  
Si Satan nous promet des souffrances charnelles,  
Doit-on se contenter d'un esprit immortel ?  
Enfer ou Paradis, ou jardin des délices,  
Comment l'appréhender lorsque l'on est humain ?  
Qu'on se consacre au bien ou s'abandonne au vice  
On préfère la vie à l'inconnu destin.

Saint-Pierre :

Ton discours, Balthazar, est empreint de logique  
Certes, mais ta morale est pour moi bien ténue.  
L'amour serait un jeu ; l'absence de vertu  
Laisserait libre cours aux instincts érotiques.  
Je reconnais hélas en ces vils arguments  
Le symptôme évident de ta vie dissolue  
Où loin d'être un mari tu ne fus que l'amant  
De quelque créature au charme qui te plut.

Aloès :

Maître ne jugez point le cœur de tous les hommes  
Au travers de celui pérorant devant vous.  
Sur terre j'en connus d'un tout autre génome,  
Des êtres qui s'aimaient de l'amour le plus fou.  
Dans les jours malheureux ou les vicissitudes,  
Ils se tenaient la main, marchant debout, tous deux,  
Affrontant le destin jusqu'au jour malheureux  
Où la mort de l'un d'eux faisait deux solitudes.  
Il est aussi des cœurs sur la planète bleue  
Qui aiment en silence en n'osant l'avouer,  
D'un amour platonique et préfèrent rêver  
D'un monde romantique où ils seraient heureux.  
Ne croyez pas Saint-Pierre aux cris de vos archanges  
Qu'ils réclament un monde aux mœurs aphrodisiaques.  
Ils désirent combler d'éternelles louanges  
Une élue de leur cœur qui les rend insomniaques.

Saint-Pierre :

De qui s'agit-il donc ? Qui sont ces damoiselles  
Qui les font chavirer malgré la dévotion  
Qu'à Dieu seul ils devraient vouer avec passion ?  
Je n'ose imaginer mannequins, top models.  
D'où vient cette débauche aux accents de hippies ?  
Les soixante-huitards sont-ils en Paradis ?  
Je vais mettre de l'ordre en répudiant céans  
Tout archange affectant un tel comportement...  
Tu me parles de grève en ce jour démentiel,  
Que leur faut-il de plus qu'un contrat éternel ?  
Ne leur ai-je évité l'emploi à temps partiel ?  
Que pourrait justifier discordes et querelles ?

Aloès :

Serez-vous offensé si je vous dis mon sort ?  
Il n'y a plus de nuits, plus de jours, sans labeur.  
Et sans cesse je dois, depuis ma propre mort,  
Vous servir en tous points, sans y trouver bonheur.

Saint-Pierre :

Ton discours est niais. Sur terre tu n'étais  
Qu'un pauvre clandestin, travailleur immigré.  
Si, dans la confection, tu étais employé,  
N'est-ce dans un carton que parfois tu dormais ?  
Lorsque tu vins ici, tu étais sans papiers.  
J'aurais pu refuser, pour toi, le droit d'asile.  
Tu me parus sincère et, qui plus est, docile.  
Tu reçus le statut légal de réfugié.  
Aurais-tu oublié que c'est la solitude  
Qui me fit te donner ta douce servitude.  
Je cherchais un ami, un frère, un confident ;  
C'est toi que je choisis pour tes bons sentiments.  
Ne t'ai-je pas promis que dans un temps prochain  
Tu pourrais obtenir de ma sollicitude  
Le droit de me quitter pour vivre ton destin,  
Une vie qui serait toute béatitude.

Aloès :

Prochain ! Tel est ce mot que vous me répétez  
Sans jamais préciser ni le jour, ni l'année ;  
Je finis par douter de vos belles promesses  
Mais n'osais l'avouer, par respect, par faiblesse.

Saint-Pierre :

Sans doute espérais-tu le soutien syndical  
Qui anime aujourd'hui cette fronde brutale.  
En lâche que tu es, tu ne vins me trouver,  
Me parler seul à seul...Je t'aurais écouté.  
Peut-être aussi crois-tu devant la gent humaine,  
Très mal représentée par cet énergumène,  
Jouer ton numéro, me défier sans vergogne,  
Espérant déjouer ma colère ou ma grogne.

Balthazar :

Vos insultes, Saint-Pierre, ont lieu de m'offenser.  
Devez-vous affecter un ton plein de mépris ?  
Energumène ou non, Dieu vous a-t-il permis  
De me toiser ainsi devant votre valet ?  
Oui, je dis bien « valet » car il faut peu de temps  
Pour deviner comment vous traitez tous vos gens.  
La vanité, l'orgueil, que je lis dans vos yeux  
Ne vous grandissent pas, vous le gardien des cieux.

Saint-Pierre :

Tais-toi piètre mortel. N'oublie jamais surtout  
Que c'est entre mes mains qu'est ton sort éternel,  
Que je puis exercer sur toi ton mon courroux  
Et te précipiter en un monde cruel.

Balthazar :

Je découvre soudain un sentiment hideux  
Que je ne songeais pas rencontrer en ce lieu,  
Moi qui, naïvement, pensais que les humains  
Étaient seuls à vouloir se venger du prochain.

Saint-Pierre :

Eh bien quoi, Aloès, ne peux-tu rétorquer  
A cet homme insolent que pure est mon image,  
Que l'on me glorifie et que l'on trouve sage  
Ma justice rendue aux êtres décédés ?  
Laisserais-tu ternir le nom de Paradis ?  
Les défunts aspirant à un monde idéal  
Méritent beaucoup mieux que ces propos aigris  
D'un certain Balthazar qui nous fait la morale.

Aloès :

Les propos de cet homme, hélas, sur mon honneur,  
Je n'en puis contredire la fidèle teneur  
A ce portrait de vous, certes, bien peu flatteur  
Même si celui-ci nourrit votre fureur.

Saint-Pierre :

Fuis donc avec cet homme en tous points ton complice !  
Je ne te savais pas prêt à la trahison.

Ta cabale n'aura nullement mon pardon.  
Satan pourra sur vous exercer ses supplices.

Aloès :

Je ne suis à cet homme aucunement lié  
Et vous ai mis en garde en l'amenant ici.  
Les anges négligents que vous fîtes muter  
Eux seuls ont déclenché cette mutinerie.  
Je n'ai nulle intention de m'y joindre à mon tour  
Et resterai fidèle à vous seul, croyez-moi,  
Je voulais simplement vous parler sans détour,  
Sans en craindre stupeur, malédiction, émoi...

Saint-Pierre :

Laisse-moi réfléchir. Je suis las de ce jour.  
Je vivais en un monde au repos sépulcral.  
Les seuls conflits étaient d'oppositions astrales.  
Je pensais me trouver en un havre d'amour.  
Si je fus, Aloès, celui que tu décrias,  
Je ne le sentais guère et tous mes employés,  
Archanges, chérubins et célestes esprits,  
Devaient se réjouir de n'être point damnés.  
Je me croyais un Père ; or, j'étais un patron.  
Tu m'as ouvert les yeux, je t'en fais confession.  
Comment pourrais-je encore en la Grande Maison  
De l'univers de Dieu exercer ma mission ?  
Dieu lui-même se tut, ne me fit observer  
Que mon cœur tout entier manquait d'humilité.  
Ne devait-il me dire avec sévérité  
Qu'au regard des humains je fus un PDG ?  
Même quand on est saint, on était né un homme ;  
On ne peut aisément faire fi des défauts  
Qui furent notre essence et jamais l'on ne gomme  
L'indélébile impact des péchés capitaux.

(Saint-Pierre se tourne vers Balthazar)

A présent, Balthazar, toi qui vois mon tourment  
De n'avoir pas été un maître irréprochable,  
Comprendrais-tu dès lors le moindre châtement  
Que je déciderais de manière implacable ?

Balthazar :

Si vous me permettez, basse comparaison,  
Quand je vis mon épouse, à la mort de son père,  
Diriger l'entreprise où l'on fait des canons,  
Je ne la conseillai, fût-elle autoritaire ;  
Sa rigueur suscitait la colère ouvrière.  
Pourtant elle croyait avoir l'admiration  
Des cadres qui cachaient, en louant sa gestion,  
Veulerie, flatteries, appétit de carrières.  
Quand la grève éclata, que même on la retint  
Dans son bureau, un soir, sous les haine et rancœur,  
Elle se crut trahie par ces jeunes requins,  
Ses collaborateurs, ces zélés managers.  
Vous pensiez assumer ce divin ministère  
Avec l'autorité qui sied aux gestionnaires,  
Sans jamais vous soucier des serviteurs du Ciel,  
Abeilles d'un éden, toujours privées de miel.  
Songez donc, s'il vous plaît, au dialogue social

Dont moi-même, en mon temps, je doutais trop sur terre.  
La grève m'irritait et, sur un ton trivial,  
Je qualifiais ces gens d'ignobles prolétaires.  
Pourquoi me fallut-il attendre le trépas  
Pour comprendre le sort de ces petites gens ?  
Est-ce votre auréole au limbe incandescent  
Qui transforme mon cœur ou est-ce l'au-delà ?

Saint-Pierre :

Ne te hâte pas trop de te croire meilleur.  
Ton inconscient, vois-tu, perçoit la gravité  
Du sort qui t'est promis dans ton éternité  
Et sème un repentir dont tu n'es point acteur.

Balthazar :

Mais vous-même Saint-Pierre êtes-vous bien certain  
Que vos aveux, regrets ou confessions notoires,  
Soient le fruit de vos vœux et non point de l'instinct  
Qui commande à chacun de paraître moins noir.  
Je ne vois pas en vous l'infinie pureté,  
La divine candeur, la sagesse éternelle,  
Qui semblent réservées aux êtres immortels  
Et qu'en éden l'humain espère rencontrer.

Saint-Pierre :

Oublies-tu Balthazar que l'image parfaite  
Ne peut que de Dieu seul être l'exactitude,  
Que moi-même et les saints, quoique en béatitude,  
Ne sommes point exempts d'une vie imparfaite.

Balthazar :

Puisqu'il me faut souscrire à cette imperfection,  
Que j'entends, étonné, cette révélation,  
Comment pourrais-je croire à l'impartialité  
Du jugement loyal que vous me promettez.  
La justice de Dieu ne peut être félonne.  
Elle ne peut souffrir quelque doute anodin.  
Je ne la trouve ici et mon âme frissonne  
En découvrant un juge qui n'a rien de divin.  
Je refuserai donc d'accepter la sentence,  
Dénonçant, haut et fort, cette énorme imposture.  
Un dessaisissement, une autre procédure,  
Seraient les seuls garants d'une juste défense.

Saint-Pierre :

Silence, je te prie. Ma colère s'enflamme.  
Je ne peux supporter de si vils arguments.  
Je croyais quelque peu déceler en ton âme  
Un heureux ruisselet d'honnêtes sentiments.  
Cette fois, c'en est trop. Ta révolte hardie,  
Contre l'autorité dont Dieu seul m'investit,  
Anéantit en moi toute pensée bénie  
Qui m'eût encore ému, qui m'eût même fléchi.  
Cesse donc de parler et quitte-moi, dehors !  
Aloès qu'attends-tu pour conduire l'infâme  
Là où les prévenus confondent leurs remords,  
Redoutant de finir en Enfer, dans les flammes.  
Suivez-le donc, Monsieur, avec docilité  
Ou je ferai appel aux démons patrouilleurs,

Qui, sans ménagement, sans aucune douceur,  
Vous contraindront alors de ne point chicaner.

(Aloès et Balthazar s'éloignent ensemble)

## Acte II, scène 1

Saint-Pierre (seul) :

Quelle étrange journée ! Toute ma tête est lasse.  
Je perds toute raison, toute sérénité.  
Un humain me défie. Quelle incroyable audace !  
Un valet me répond et ose me juger.  
Serais-je trop âgé pour exercer encore  
La divine mission qui devrait m'exalter ?  
Vieillissant en humain, connaîtrais-je le sort  
De ceux qu'avec pudeur ils nomment retraités ?  
Non ! Ce temps non palpable, aux contours infinis,  
Va-t-il anéantir ma foi, mon obédience ?  
Va-t-il user en moi ma raison, ma conscience ?  
Va-t-il me transformer en un vieillard aigri ?  
L'homme souvent me peint sous l'austère figure  
D'un vieil homme à la barbe ondulante et fournie.  
Il met entre mes doigts ces clés qui préfigurent  
Le rôle qu'il m'assigne en notre Paradis.  
Suis-je vraiment un saint ? Serais-je encore un homme ?  
Serait-il impossible à un quelconque humain  
De parvenir un jour au louable destin  
D'un être immaculé, presque divin, en somme ?  
Il me faut m'isoler, n'être plus qu'un atome  
Afin de méditer sans nullement croiser  
Ce chemin dépravé qui ne convient qu'aux hommes.  
Je voudrais du Très-haut mériter cette clé.

(Saint-Pierre montre cette clé et sort)

## Acte II, scène 2

(Charline entrouvre la porte de la pièce vide)

Charline :

Ô, ciel ! Où suis-je donc ? Je me pensais défunte  
Et je découvre un lieu, salles ou corridors,  
Qui ressemble en tous points au terrestre décor.  
Je ne vois chérubins, ou pas même une sainte.  
Je voudrais rencontrer, si réelle est ma mort,  
Mon père qui partit aux cieux tout récemment  
Et qui doit se trouver au sein du firmament.  
Je l'appelle, éperdue, hurlant de tout mon corps.  
Hélas, nul ne répond... Mais, n'ai-je pas laissé  
Tout au fond de mon sac mon portable allumé ?  
Si Père avait le sien avant de décéder,  
Peut-être puis-je alors tenter de l'appeler.  
L'émotion qui m'étreint, l'angoisse qui me fige,  
Me font chercher en vain son numéro d'appel.  
Même le cent dix-huit se tait quoique j'exige  
Qu'il me le dise enfin... Ha !!! Je me le rappelle...

(elle compose un numéro)

Allô, est-ce bien toi ? Mon père ? Où donc es-tu ?  
A travers ce dédale, où je te cherche en vain,  
Ta voix semble lointaine et je me sens perdue  
Car aucun ange, hélas, ne m'ouvre le chemin.  
Je t'entends à présent... Tu me parles de grève !  
Se peut-il que ce mot ait cours en ce pays,  
Que l'homme en atteignant enfin le Paradis  
De nos terrestres maux n'en découvre la trêve ?  
Ayant vu une porte au fond d'un long couloir,  
Je suis entrée tremblante et curieuse à la fois.  
Mais, je ne vis personne et retrouvai l'espoir  
D'être encore vivante et qu'il allait de soi  
Que c'était cauchemar et non réalité,  
Que mes yeux s'ouvriraient, demain, au petit jour.  
Mais ta réponse, hélas, ne m'a point rassurée.  
Je comprends que la mort me fit funèbre tour.  
C'est un même destin qui va nous réunir.  
Je ne pensais si tôt venir te retrouver.  
C'est un fol accident dont je devais mourir  
Ainsi que Théophile, un copain du lycée.  
Tu le trouvais gentil mais sa cour assidue  
Qui est d'un autre temps m'agaçait d'autant plus.  
Sans doute se croit-il Don Quichotte ou Tristan.  
Qui sait s'il n'espérait qu'on sonnât l'olifant,  
Lorsque arrivant tous deux en cet étrange monde,  
Arpentant un chemin, tel un chemin de ronde,  
Il me prit par la main tel un preux chevalier  
Et voulut son amour à nouveau me confier.  
Je ne sais si la mort excuse mon outrage,  
Mais, sans craindre colère ou dépit amoureux,  
Je le giflai si fort qu'il fût blême de rage  
Et qu'il s'enfuit hagard autant que malheureux.  
Père, je t'en supplie, explique-moi comment  
Je vais pouvoir enfin te trouver promptement.  
Quelqu'un t'informa-t-il que j'étais dans les cieux ?  
Tu ne me parais guère étonné ou soucieux.  
Allô ! Je n'entends plus, ton message est brouillé.  
Un bruit mystérieux me parvient à présent.  
Ai-je toujours mes sens ? Mon esprit est dément.  
Suis-je donc en Enfer pour y être châtiée ?

(entrée de Saint-Pierre et d'Aloès)

Acte II, scène 3

Saint-Pierre :

Point du tout, noble dame, et j'aimerais savoir  
A qui donc vous causiez lorsque nous arrivâmes.  
Cet insolite objet qui dérange les âmes  
Est proscrit ici-haut. Je vous prie d'y surseoir.

Charline :

Je ne sais point, Monsieur, qui vous êtes vraiment  
Pour m'interdire ainsi de parler librement.  
Ne dussiez-vous plutôt vous présenter à moi ?  
Je n'avais jamais vu homme si peu courtois.

Saint-Pierre :

Saint-Pierre vous répond, humaine créature.  
C'est au gardien des cieux que vous parlez ainsi.  
Excusez-vous plutôt. Je pourrais vous exclure



Pour être à mon insu en ce lieu interdit.

Charline :

Dois-je dire Eminence ou même Sainteté  
Pour que vous m'excusiez selon le bon usage ?  
Ma conduite eut tout lieu de paraître peu sage ;  
Il ne faut l'imputer qu'à mon esprit troublé.  
Permettez qu'à mon tour, sans fausse modestie,  
Je décline mon nom, mon prénom, ma fonction :  
Charline, née Moyen... Dans la téléphonie,  
En cadre supérieur, j'exerce ma mission.

Saint-Pierre :

Très bien, asseyez-vous et tous les deux causons.  
Est-il connu de vous ce jeune homme agité  
Errant aux alentours et criant un prénom ?  
Charline ai-je entendu, vous eût-il recherchée ?

Charline :

Je le crains en effet car ma nervosité  
Me rendit responsable envers mon compagnon  
D'une rare violence excédant ma raison.  
Je n'ai point de passion pour cet infortuné,  
J'ose vous le confier, bon Saint-Pierre, à présent.  
Mais ce fol amoureux espère à chaque instant  
Voir naître dans mon cœur une faible étincelle  
Qui deviendrait un feu, un amour éternel.  
Si je l'ai éconduit, maintes fois, vertement,  
Il ne voulut changer pour moi de sentiments.  
Et, loin de me haïr, il m'aime à mon insu  
Mais je ne puis céder à son amour déçu.

Saint-Pierre :

Je suis gardien des cieux et non berger des cœurs  
Mais la sincérité de vos aveux intimes  
Mérite mon respect, ma douceur, mon estime.  
Trouverez-vous ici le chemin du bonheur ?  
Aloès, mon servent, va vous accompagner  
Là où vous attendrez que j'eusse décidé  
Le sort qui vous est dû, comme à tout trépassé.  
Mais, je crois deviner qu'il pourrait vous combler...  
Taisez-vous désormais. Il ne faut point flétrir  
Le bienveillant regard que je porte sur vous  
Et des mots malheureux pourraient faire mourir  
De tendres sentiments et nourrir mon courroux.

Aloès :

Maître, l'on vient, je crois ! J'aperçois un galant.  
Sur la porte fermée, il se rue et insiste.  
Sans doute trouva-t-il un ange non gréviste  
Pour l'amener ici et vous voir instamment.  
Je pense qu'il s'agit du fidèle amoureux  
Dont vous, Madame, ici, repoussez tous les vœux.  
Dois-je le faire entrer et causer des tourments,  
Par la présence ici de l'ardent soupirant,  
A cette demoiselle évitant sa colère ?  
Laissez-vous entrer celui qui l'exaspère ?

Charline :

Il est vrai, aidez-moi. La mort m'a révélé  
L'inconstance absolue qui gouverna mon cœur.  
Aucun être à ce jour n'a pu s'y installer.  
Je n'y veux point d'élu pour un temps qui ne meurt.  
Saint-Pierre je vous prie, avisez Théophile  
Que notre éloignement est notre seul recours.  
Je ne veux lui offrir des sentiments futiles  
Auxquels il répondrait par son vibrant amour.

Saint-Pierre :

Une telle demande inconnue jusqu'alors  
N'est point dans la mission que Dieu m'a désignée.  
Je voudrais vous servir, comprenant votre sort,  
Mais je ne puis fausser la moindre destinée.

Charline :

Je conçois aisément que je sois importune  
Mais, ayant repoussé avec vivacité  
Les sincères transports de ce désespéré,  
J'ai honte de causer cette noire infortune.  
Mes yeux ne pourront plus affronter son regard  
Dont la naïveté était fausse apparence ;  
Ses prunelles brûlaient d'une chaude espérance  
Lorsque, tout près de moi, il me parlait sans fard.

Saint-Pierre :

Certes, pour exaucer votre plus cher désir,  
Voici une autre issue qui vous fera sortir.  
Promettez-moi alors à quelque âme égarée  
De ne pas dire mot du passage secret.  
Vous suivrez ce chemin. Je dois vous prévenir  
Que vous y croiserez maintes âmes souffrantes  
Redoutant un destin qui les ferait frémir.  
Je ne puis abréger ces heures d'épouvante.  
Une stupide grève prolonge leur attente.  
On ne peut les conduire où leur sort est scellé.  
Les damnés, les élus, se trouvent rassemblés.  
Le désordre menace et ce m'est épouvante.  
Puis-je encore ajouter à cette triste chose  
Que votre père aussi attend sa destinée ;  
Il venait d'arriver, du moins je le suppose,  
Lorsqu'un ange félon troubla l'Eternité.

Charline :

Je ne pouvais savoir si douce confidence,  
Si de mon père enfin je revois le visage.  
Je comprends le retard causé par ces sauvages.  
Mon âme comprendra cette étrange évidence.  
Merci divin Saint-Pierre à vous je ne pourrai  
Jamais plus opposer le plus humble refus  
D'un quelconque labeur que l'on m'ordonnerait  
Malgré ma condition dite de parvenue.

Saint-Pierre :

Laissez-nous je vous prie... Mon fidèle Aloès  
Va introduire ici le sieur dit Théophile.  
J'ai besoin qu'à son tour devant moi il confesse

Ses sentiments secrets, ses pensées juvéniles.

(Charline sort par l'autre porte)

Acte II, scène 4

Aloès :

Avant que de quérir l'amoureux de Charline,  
Je dois vous révéler un curieux sentiment.  
Je découvre aujourd'hui l'amour, je le devine,  
De la défunte, ô ciel, que vous protégez tant.  
Par son identité, vous fûtes étonné  
Bien qu'on fût avisé. Vos écoutes célestes  
Nous avaient informés juste après son décès.  
Mais je sais qu'elles sont pour vous trop indigestes.  
Vous les négligez trop. Je vous le dis, mon Maître,  
Votre comportement me déroute parfois.  
En ce jour je voudrais prouver ma bonne foi.  
Toutes vos vérités, puis-je vous les soumettre ?

Saint-Pierre :

Parle, je t'en conjure au lieu qu'à demi-mot  
Tu me fasses douter de mon choix trop hâtif  
De céder prestement à cet être plaintif.  
J'avoue me demander si ce n'est un défaut.

Aloès :

Vous tenant un discours tout empreint de justesse,  
Je dois vous confesser que souvent je vous vis,  
Aux dames arrivées au seuil du Paradis,  
Parler avec douceur, causer avec faiblesse.  
Je ne comprenais pas l'empressement soudain  
Qui vous rend complaisant aux âmes féminines.  
Mais, dès qu'est apparue Charline ce matin,  
Mes yeux furent conquis, je la trouvai divine.

Saint-Pierre :

Comment ? Que me dis-tu ? Tu oses me confier  
Cette flamme naissante en ce lieu où l'amour  
Se doit d'être secret. Tu fis serment, un jour,  
D'être fidèle à Dieu, de tout lui sacrifier.

Aloès :

Je ne le renie pas, mais je souffre Saint Père  
D'imaginer ma vie loin de cette beauté.  
Je n'ai jamais aimé lorsque j'étais sur terre  
Mais aujourd'hui je vois poindre ma dulcinée.

Saint-Pierre :

Aurais-tu oublié avec quelle arrogance  
Elle aurait congédié son pauvre soupirant ?  
Ne la vois-tu blâmer ta soudaine impudence  
Si de ton frêle amour tu lui faisais serment ?

Aloès :

Tantôt vous lui trouviez une grâce divine,  
Sa personne inconnue vous troublait néanmoins.

Désormais, cependant, vous faites grise mine  
Aux élans de mon cœur et je ne comprends point.  
Craignez-vous mon départ si elle m'accueillait  
Dans l'éternelle vie que vous lui destinez ?  
Et si l'Enfer était ce lieu d'éternité,  
Sans redouter Satan, je l'accompagnerais.

Saint-Pierre :

Qu'oses-tu affirmer, serais-tu mécréant ?

Espères-tu ainsi obtenir un « je t'aime » ?  
Te faut-il pour cela prononcer un blasphème  
Qui viendrait de ton cœur, si pur, auparavant ?  
Tu me fais oublier Théophile à la porte.  
Lui seul pourrait prétendre encore à de doux mots  
Car sa cour assidue qui restait lettre morte  
Avait moins de pouvoir ici-bas qu'ici-haut.  
Quand Charline arriva, elle ne concevait  
Une vie éternelle exempte d'apparences.  
Mais bientôt lui siéront les douces confidences  
De ce seul amoureux que le Ciel lui connaît.

Aloès :

Ce fallacieux discours aux arguments étranges  
N'a qu'un cruel dessein ; j'en vois les noirs contours.  
Vous ne fûtes aimé, mes sentiments dérangent.  
Il faudrait renoncer, pour vous, à mon amour.

Saint-Pierre :

Disparais de ma vue, tu n'es qu'un insolent.  
Laisse entrer Théophile au lieu d'en réfuter  
La force d'un amour qui pourrait entraver  
Pour cette dulcinée ton même sentiment.

Acte II, scène 5

(Aloès sort et Théophile entre timidement)

Théophile :

Excusez-moi, Monsieur, on me dit que vous êtes  
Le fier gardien des cieux, choisi par le Très-Haut.  
Souffrez qu'un humble humain expose sa requête  
Sans vouloir avilir vos nobles idéaux.  
Je ne sais si l'amour des humains vous importe,  
Si vous trouvez décent qu'on vînt vous en parler.  
Je vivais pour Charline et, bien qu'elle soit morte,  
Mon cœur, loin de mourir, pour elle est enflammé.  
Vous qui voyez l'humain sans masque ni mensonge  
De Charline, je crois, lisez les sentiments.  
Saufrez-vous me laisser d'un espoir exaltant  
Ou me dissuader d'un amour qui me ronge ?

Saint-Pierre :

En la psychologie je ne suis point savant  
Et le cœur de chacun mérite son secret.  
Je ne puis approuver un tel raisonnement

Et ne veux m'immiscer dans cette intimité.  
C'est à toi qu'il revient de connaître son cœur,  
De ne point la lasser d'incessantes prières  
Et même d'accepter un manque de chaleur,  
De sentiments pour toi, sans aucunes manières.  
Je ne disconviens pas de ta sincérité.  
Tu souffres d'un amour bien mal récompensé  
Car l'élue de ton cœur est frivole et hautaine.  
Pourtant elle exprima une douleur certaine  
En me contant tantôt son geste à ton endroit.  
Je crois que ses remords, son indicible gêne,  
Peuvent t'encourager quelque peu, je le crois.  
Retrouve un peu d'espoir, oublie rancœur et peine.

Théophile :

Ô, bonheur inouï ! Vous me comblez Saint-Pierre  
Par vos propos bénis dont je ne puis douter  
Et cette vérité répond à ma prière  
Et offre son velours à mon cœur exploré.

Saint-Pierre :

J'entends bien cette joie que tu contiens à peine  
Mais je dois à dessein mettre en garde ton âme ;  
L'ultime jugement qu'à tout humain j'assène  
Ne peut s'inféoder à celui d'une femme.  
Il se pourrait hélas que le sort de Charline  
Diffère de celui qui te serait fixé.  
Pour elle châtiment, pour toi grâce divine,  
Ou le contraire aussi pourraient vous séparer.  
Si tel était le cas dans ta vie éternelle,  
Jamais plus vos chemins ne sauraient se croiser.  
Tu ne la verrais plus, toi qui la trouves belle,  
Pour elle également tu serais effacé.

Théophile :

Ô cruelle hypothèse que votre honneur exprime !  
Aurions-nous mérité l'un ou l'autre l'Enfer ?  
Elle est toute bonté, je n'ai point fait de crime.  
Cet inique verdict serait de Lucifer.  
J'ai hâte de savoir. Saint-Pierre, décidez !  
Je ne supporte plus cette angoissante attente.  
Quel que soit le destin que vous nous réservez ,  
Je n'implore de vous qu'une âme diligente.

Saint-Pierre :

Je n'ai point l'intention de vous faire souffrir  
D'une infinie lenteur, contraire à mon plaisir.  
L'horrible rébellion de nombreux chérubins  
Perturbe le réseau de nos saints examens.  
Quelques renseignements me parviennent épars.  
Je ne puis statuer sur chacun, l'esprit sain.  
Je ne soupçonnais pas ce troublant cauchemar...  
De Charline il te faut quelque temps t'éloigner.  
Son cœur est trop changeant, l'aimer n'est pas facile.  
Je vais donc t'indiquer un chemin, un asile.  
Empruntant ce couloir, tu seras plus discret.  
Dis donc à Aloès, mon valet, de venir.  
J'ai besoin de causer de votre devenir  
Avec mon familial, le seul dans mes secrets.  
Laisse-moi à présent , ne sois point indiscret.

( Théophile sort )

Acte III, scène 1

Saint-Pierre (seul) :

Suis-je toujours Saint-Pierre, à bien y réfléchir,  
Cet être imperturbable aux caprices humains ?  
Je me mets en colère au moindre déplaisir ;  
Je perds toute sagesse et tout esprit serein.

( entrée d'Aloès )

Acte III, scène 2

Saint-Pierre :

Aloès, te voici, excuse ma colère.  
Tu le compris tantôt et je dois l'avouer :  
Quand Charline nous vint, à sa douce beauté  
Je ne sus, malgré moi, montrer sévérité.  
Ne pense point surtout qu'un être de mon âge,  
Ignorant derechef depuis quand il vécut,  
Aurait des sentiments pour Charline peu sages,  
Pour elle je n'aurai de passion incongrue.  
Je me contenterai d'admirer son visage.  
Je bénirai les jours où je verrai ses yeux.  
Je ne puis ici-haut demander davantage.  
Sa présence fera de moi un bienheureux.

Aloès :

Je comprends aisément ce feu qui vous anime.  
Qui pourrait résister à ce charme divin ?  
Votre rôle et vos ans vous rendent magnanime.  
Je loue votre candeur, elle est digne d'un saint.  
Mais, votre serviteur, comprenez-moi Saint-Pierre,  
Est arrivé très tôt, presque tout jeune encore,  
Et si le mot amour, pour vous, serait trop fort,  
Laissez-moi auprès d'elle exprimer ma prière.

Saint-Pierre :

Oublierai-tu déjà qu'un nommé Théophile  
Pense sans cesse offrir à Charline une idylle ?  
Certes, je ne sais point si l'étrange Charline  
Cèdera quelque peu à ce cœur qui rumine.

Aloès :

Vous me faites blêmir en me disant ces mots.  
Pourquoi me dites-vous qu'il pourrait espérer  
De sa Charline encore un sentiment nouveau ?  
Vous me feriez souffrir, en le faisant rêver.  
Verriez-vous pour lui seul une folle espérance  
Tandis que pour mon cœur vous ne me promettez  
Que faux espoirs, chagrins, indicible souffrance ?  
Vous me rendez jaloux de votre préféré.

Saint-Pierre :

Comment se pourrait-il que j'eusse une influence ?

Je ne fis que répondre à un être éploré.  
Si toi-même me fis de telles confidences,  
Bien loin de mon esprit de vous départager.  
Charline saura bien choisir un prétendant  
Mais un destin commun n'est nullement certain  
Jusqu'à ce que la grève et ses désagréments  
Ne m'empêchassent plus d'examiner chacun.  
Sache bien Aloès que si Charline et toi  
Venaient à souhaiter un seul et même toit,  
Il me faudrait alors, malgré tes bons services,  
Revoir à cet effet tes qualités, tes vices.  
D'où nous vient ce vacarme à mille lieues audible ?  
Va donc te renseigner et dis-moi quel est-il.  
Je ne connus de jours autant indescriptibles  
Depuis que le Seigneur me confia cet asile.

( Aloès sort )

Acte III, scène 3

Saint-Pierre (seul) :

Si dévoués, jadis, mes anges se rebellent.  
Des sentiments humains m'étreignent sans pudeur.  
Je deviens le témoin d'amoureuses querelles.  
Que fais-je encore ici ? Dieu, venez donc, j'ai peur,  
Peur de vous décevoir, peur d'être à l'origine  
D'un Paradis défunt, d'un monde de noirceur,  
Que n'éclairerait plus la lumière divine.

( entrée d'Aloès )

Acte III, scène 4

Aloès :

Maître c'est insensé. Les démons de l'Enfer  
Refusent le travail et menacent Satan  
De libérer tantôt athées ou mécréants  
S'ils n'ont point RTT ou de meilleurs salaires.  
Cela ne serait rien car j'appris pire encore.  
Découvrant un passage, ils vinrent en fureur.  
Y découvrant Charline et Balthazar alors,  
Ils retinrent ceux-ci pour mon plus grand malheur.  
Ils n'ont point de morale et l'on ne peut prédire  
Ce qu'ils exigeront pour convaincre Satan  
Qui, malgré la noirceur de ses faits et ses dires,  
Est meilleur à mes yeux que tous ces chenapans.

Saint-Pierre :

Il est vrai qu'en Enfer il faut être rigide  
Pour punir justement et être respecté.  
Ce monde des damnés, êtres vils et cupides,  
A besoin d'un gardien de toute probité.  
Lucifer autrefois n'avait point à se plaindre.  
Les démons le servaient d'une manière fiable.  
Ils ne craignaient point Dieu mais redoutaient le diable  
Et Satan, sans excès, savait se faire craindre.  
Des anges révoltés, des démons colériques,  
Des humains qui se croient ici-haut tout permis.  
C'est la révolution ! Il faut que l'on m'explique.  
Que devient l'au-delà si Dieu ne s'en soucie ?  
Je crains qu'il nous oublie et que l'éternité

Pour lui-même et pour nous ne devienne lassante.  
Enfer ou Paradis, ce ne sont que cadences  
Qui nuisent à l'accueil sévère ou chaleureux  
Qu'aux bons ou aux damnés, dans leur grande souffrance,  
Nous devrions offrir mais nous sommes loin d'eux.  
Dans une indifférence, à mes yeux pitoyable,  
Nous les orientons vers un ange ou démon  
En signifiant à peine à quels faits effroyables  
Certains doivent leur sort, mais, nous nous en moquons.  
Satan lui-même un jour m'expliqua en un fax  
Qu'il ne jouissait plus de punir les maudits,  
Que le ricanement dont les hommes le taxent  
Est aujourd'hui légende, image ou fantaisie.  
C'est alors que moi-même à ce courrier du diable  
Je me dus de répondre avec sincérité,  
M'interrogeant aussi sur ce fait indéniable,  
J'avouai à mon tour être désabusé.  
Je comprends Aloès en songeant à cela  
Que les anges, au fond, devinent ma langueur,  
Que les démons aussi regrettent la tiédeur  
De Satan, lui aussi, lassé en au-delà.  
N'est-ce point ce défaut d'enthousiasme et d'ardeur  
Qui ne motive plus nos humbles serviteurs  
Et leur fait réclamer des droits inattendus.  
Notre morosité a détruit leur vertu.  
Même dans l'au-delà il faut un idéal  
Pour accepter labeur, fatigue et sacrifices.  
A mon rôle en éden suis-je encore féal  
Et Satan en Enfer oublie-t-il son office ?  
Devais-je me soucier des sentiments humains,  
De Charline d'abord, de Théophile ensuite ?  
Aux terrestres passions, aux amoureux desseins,  
Vais-je encore prêter une oreille séduite ?

Aloès :

J'entends bien vos paroles, ce désir de hauteur,  
Au-dessus des soucis et des pensées des hommes  
Mais le sort de Charline et de son père vous somment  
De ces deux prisonniers d'être le vrai sauveur.  
Vous seul pourriez parler à Satan qui s'étonne  
De voir son personnel affronter sa rigueur.  
Si de vos séraphins la colère résonne,  
Puis-je vous inciter à la négociation.  
Syndicat des démons, syndicat des archanges,  
Sans doute faudrait-il qu'avec vous ils échangent  
Leurs idées, sans tabou, sans sournoises passions.  
Puis-je vous susurrer cette idée un peu folle,  
Il faudrait que Satan fût en la discussion.  
Vous ne voulez Grenelle et ce mot vous affole,  
Mais, parfois, les humains trouvent des solutions.

Saint-Pierre :

Ne dissimule point ton vif empressement  
A inviter Satan, à ce nom seul je tremble.  
Si Charline n'avait tes plus doux sentiments  
Tu serais moins zélé qu'aujourd'hui tu me sembles.  
Ton amour avilit l'éden et je n'agrée  
Nulle comparaison entre le diable et Dieu.  
Je ne veux réunir Satan et ses sujets.  
A la table divine ils n'ont point de prie-Dieu.  
Cherche un autre moyen pour la fille et le père,  
J'oubliais que Moyen était leur patronyme.



Sois imaginatif, aie un vocabulaire  
Où anges et démons ne sont point synonymes.

Aloès :

Puisque vous le voulez, j'assumerai ce rôle.  
Ma passion pour Charline aura force sur moi  
Et je vais aussitôt affronter ces marioles,  
Ces infâmes démons qui font régner leur loi.  
Je ressens en mon corps hardiesse et bravoure.  
Je ne suis plus valet, je deviens conquérant.  
Pour elle je vaincrai les démons de Satan.  
Rien ne s'opposera à mon immense amour.

Saint-Pierre :

Te voilà bien malin, voire présomptueux.  
Ton audace, crois-moi, ne doit avoir d'égal  
Que ta stupidité, ton projet hasardeux.  
Ton échec ravirait ton timide rival.  
Charline qui ignore à ce jour ton amour  
Ne le découvrirait que dans ton aventure  
Dont elle ne saurait que ta déconfiture  
Et ce n'est pas ainsi qu'il faut faire ta cour.  
Tout en désapprouvant ton amour insensé,  
Je ne puis te laisser choisir le ridicule.  
J'ai pour toi, tu le sais, un reste de bonté ;  
Nos querelles d'antan n'étaient que minuscules...  
N'as-tu rien entendu ?...On frappe à notre porte.  
Quel est donc cet intrus qui cogne de la sorte ?

Aloès :

Maître, je reconnais justement mon rival.  
Dois-je me dérober pour ne faire scandale ?

Saint-Pierre :

Il n'en est point question car il faut bien qu'il sache  
L'aimable sentiment qu'à Charline tu caches  
Et que de ton côté tu respectes l'ardeur  
Qu'il met en son amour. Faites preuve d'honneur !  
Va et fais donc entrer ce pauvre Théophile.  
J'ai hâte de savoir quel est donc ce mobile  
Qui le fait revenir me voir assurément  
Car, pourtant, je lui dis d'attendre sagement.

( Aloès va chercher Théophile )

Acte III, scène 5

Théophile :

Excusez l'intrusion malgré vos remontrances.  
Je sus soudainement que Charline est captive.  
Un défunt me l'apprit de manière cursive.  
Les grévistes cessant la moindre vigilance,  
Il échappe à Satan dont la garde infidèle  
A cessé le travail, abandonnant défunts,  
Maudits, méchants, damnés, vile gente mortelle.  
Même il vit ces démons qui menaçaient les Saints ;  
Inquiet pour son salut en ce moment troublé,  
Chacun cherchait alors à fuir ces malfaisants.  
Charline, me dit-il, fut alors menacée

De même que son père atterré et tremblant.  
Ils furent emmenés par la horde irritée.  
Lorsque j'appris cela, je fus bouleversé.  
J'implore le soutien de votre Sainteté.  
La divine auréole éclairant votre chef  
Est sans doute le fruit d'une auguste bonté.  
J'ose vous supplier par cet appel très bref :  
Aidez-moi, je vous prie, à libérer Charline.  
Invoquez au besoin le doux concours de Dieu.  
Ni vous, ni le Seigneur, à cette âme câline,  
Ne peuvent refuser ce secours précieux.

Saint-Pierre :

Câline nous dis-tu, je doute, sauf erreur,  
De l'ingénue douceur de cette demoiselle.  
Je n'ai point oublié les tourments et les pleurs  
Qu'elle te réservait. Je la crois bien cruelle !

Théophile :

Mes maux ne valent pas son malheur affligeant  
D'être ainsi une proie des monstres de l'Enfer.  
Le malheur du trépas n'est-il pas suffisant  
Pour qu'elle dût en sus souffrir entre leurs fers.  
En dussé-je souffrir, je suis prêt à combattre  
Les diables ou démons, les forces démentielles.  
Je chercherai une arme, où qu'elle fût, au ciel,  
Et gare à ces démons car j'irai les abattre.

Saint-Pierre :

Le charme que Charline exerce sur ton cœur  
Te fait vite oublier qu'en ce monde des âmes  
Le crime passionnel ne reçoit que le blâme  
Et l'Enfer pourrait, seul, devenir ta demeure.  
Si Charline obtenait le ciel par le pardon  
De son péché d'orgueil, bien qu'il ne fût véniel,  
Tu perdrais à jamais l'espoir d'un horizon  
Où vous auriez tous deux votre lune de miel.  
Cette séparation inéluctable alors  
Deviendrait ton destin en ta vie éternelle.  
Si tu ne veux souffrir d'amour et de remords,  
Repousse cette idée de vengeance cruelle.

Théophile :

J'entends bien ce discours mais suis épouvanté  
De ne pouvoir trouver une ruse efficace  
Qui puisse lui prouver mon amour assoiffé  
En lui portant secours, étalant mon audace.

Saint-Pierre :

Tu voudrais l'éblouir, paraître un chevalier,  
Comme ceux guerroyant dans le temps médiéval.  
Pour mériter l'amour faut-il se glorifier ?  
La tendresse vaut mieux qu'un amour féodal.

Aloès :

Assez, assez, assez ! Je ne peux plus entendre  
Un être qui espère un amour réciproque  
De celle que mon cœur aime sans s'y méprendre.

Ces paroles, grand Dieu, me blessent, me provoquent.

Théophile :

Comment ? Ai-je un rival en votre humble personne ?  
Vous rêvez, cher Monsieur, car votre condition  
Ne pourra susciter quelque folle passion  
Sans que tout l'entourage aussitôt ne s'étonne.  
Charline, selon vous, pourrait même, à vous croire,  
Epouser un valet, bien pauvre je suppose,  
Qui, de plus, est âgé, argument péremptoire.  
Ma jeunesse à ses yeux sera précieuse chose.

Aloès :

Je ne suis point si vieux que vous le prétendez.  
Sur terre, le labeur a ridé mon visage.  
Votre corps s'est complu dans une vie dorée.  
Charline appréciera mon sérieux, mon courage.

Saint-Pierre :

Je vous en prie, Messieurs, cette sottise querelle  
Est le fruit d'un amour que tous deux vous voulez  
Sans même bien savoir si Charline, la belle,  
Aura pour l'un de vous une douce pensée.  
Vous désiriez tantôt libérer la coquine,  
Son père, également, dans les mains des démons.  
Cessez cette querelle et la grâce divine  
Vous fera déjouer le plan de ces félons.  
Unissez vos efforts, ayez la même ardeur,  
Laissez donc en sommeil rancœur et jalousie.  
Quand Charline et vous-mêmes serez tous réunis,  
Il se pourrait alors qu'elle ouvre enfin son cœur.

Aloès :

J'en accepte l'augure et je prie le Seigneur  
Qu'il me choisisse alors pour être cet élu.  
Lors de son arrivée m'aura-t-elle entrevu  
Quand un intense trouble agitait tout mon cœur ?

Théophile :

Vous voyez bien, Monsieur, qu'il n'est point raisonnable  
De vous imaginer que Charline pourrait  
Ressentir quelque jour un amour ineffable,  
Ni son cœur, ni son âme, enfin, ne vous connaît.

Saint-Pierre :

Jeune homme, à vous entendre, il n'est point de passion  
Qui ne naisse soudain sans que notre logique  
N'en connût les motifs, prémices ou raisons.  
Respectez Aloès, son amour pathétique.  
Charline est votre amie depuis l'adolescence.  
Cela ne vous confère aucune préséance.  
Vous disposez d'un cœur, il n'est point un objet.  
Votre obséquiosité pourrait bien la lasser.  
Méditez quelque peu... Il me vient un e-mail.  
Je dois le consulter avant que de vous dire  
Les sages précautions pour éviter le pire ;  
En propos discourtois, vous feriez trop merveille.

(Saint-Pierre consulte son courriel)

Saint-Pierre (suite) :

Je n'en crois pas mes yeux. Ce mail inattendu  
Vous concerne tous deux ; au sujet Charline  
Il m'informe à l'instant ; je crains pour son salut  
Et je redoute fort que cela vous chagrine.

Aloès :

Quoi ! Je tremble Saint-Pierre à ces mots équivoques.  
Soyez, je vous en prie, beaucoup plus explicite.  
Vous parlez de salut, voilà mot qui me choque.  
Si grand soit ce malheur, sachons-le au plus vite.

Saint-Pierre :

Satan verrait Charline en servante divine.  
N'ayant jamais connu présence féminine,  
N'employant que larrons pour ses activités,  
Il aimerait par elle être mieux secondé,  
Avoir une servante aux mots respectueux,  
Sérieuse et honnête, en guise de ces gueux.  
Aussi proposa-t-il aux démons en colère  
De nombreux avantages en congés ou salaire.  
Ces derniers ont cessé leurs revendications.  
Charline libérée, Satan fit irruption.  
Ce diable ne voulant lui paraître un infâme  
Lui promet déférence et sincère amitié,  
La priant simplement d'être gentille dame  
L'aidant dans chaque tâche au sein de son foyer.

Théophile :

Mais pour qui se prend-il cet affreux Belzébuth ?  
Sait-il bien que Charline est de riche naissance ?  
En faire une servante en a-t-il l'indécence ?  
Charline va hurler. Quel mépris ! Quelle insulte !

Saint-Pierre :

Dans ce mail étonnant, Satan me dit encore  
Qu'à la demande expresse au sujet de son père,  
Exprimée par Charline inquiète de son sort,  
Il lui fut proposé qu'il servît en Enfer,  
Non aux rudes travaux, supplices ou galère,  
Mais au secrétariat, aux archives du diable,  
Faisant fi des verdicts, bons ou préjudiciables,  
Dont je suis le garant, en céleste notaire.  
Jamais un tel affront ne me fut adressé.  
Satan, jusqu'à ce jour, fidèle au protocole,  
Me laissait répartir les nouveaux trépassés.  
J'étais seul à juger, chacun jouait son rôle.  
Cette maudite grève a retardé sans cesse  
Examens, jugements, envoi des condamnés.  
Se croyant libéré de ses vieilles promesses,  
Satan veut désormais choisir ses invités.  
Ecoutez donc, tous deux, ces mots du misérable :  
« Lorsque j'ai proposé à Charline ce sort,  
Plutôt qu'un jugement par trop défavorable,  
Ce marché lui convint. Sa décision m'honore. »  
Entendez-vous tous deux ce que prétend Satan,

Court-circuitant ainsi un travail millénaire,  
Sans doute espère-t-il choisir les arrivants.  
Le fourbe pourrait bien accueillir les meilleurs,  
Me laissant dépravés, truands et querelleurs.  
Le Paradis, ainsi, deviendrait effarant.  
Les saints qui de tous temps y trouvèrent asile  
Déserteraient alors un monde de déçus  
Ne pouvant en Enfer non plus être reçus.  
Redevenir humains serait-il plus facile ?  
Je crois que je divague en lisant ce courriel.  
Le Paradis, l'Enfer, la Terre ou bien le Ciel,  
Ces mondes ont perdu leur image intrinsèque.  
La vie en au-delà ne serait plus qu'échec.  
Puisqu'il cherche la guerre en procédant ainsi  
Satan nous trouvera tous les trois sur sa route.  
Votre amour débordant, mon bon droit compromis,  
Nous donneront l'ardeur pour le mettre en déroute.

Aloès :

Votre audace me plaît mais vos dires surprennent.  
La guerre n'est-elle point comportement humain.  
Je ne reconnais plus ce Paradis serein ;  
Je ne perçois que faits violents, révoltes, haines.

Théophile :

Vous nous trouviez tantôt trop fougueux, insensés.  
Mais voici qu'à présent loin de nous apaiser  
Vous perdez le sang-froid des sages immortels.  
Vous êtes impulsif, empressé aux querelles.  
Votre nervosité entache cette image  
Que les hommes d'en bas imaginent en vous.  
Tout ceci m'interpelle et je doute de vous,  
D'Aloès, de ma mort, tout me semble mirage.  
Charline chez Satan, je n'aurais dû y croire ;  
Un rêve, un cauchemar, me hante assurément.  
Hélas, j'ouvre les yeux. Non ! Il ne fait pas noir.  
Je suis bien décédé, vous êtes bien présents...  
Dois-je me retirer pour songer un instant ?  
Je n'ai plus le courage et mon esprit s'égare.  
Je n'ai jamais été qu'un pâle figurant.  
Je me croyais hardi mais ne suis que couard.

Saint-Pierre :

Tu raisonnes, vois-tu, comme tous les mortels  
Qui pensent que leur mort n'est point déjà venue ;  
Lorsque je les reçois, beaucoup se font rebelles  
A l'idée que leur vie sur la terre n'est plus.  
Je conçois qu'aujourd'hui ces étranges tumultes,  
Qui modifient le cours de notre vie céleste,  
Tous ces désagréments qui perturbent nos gestes,  
Dérangent ton esprit et te semblent occultes.  
Fais comme bon te semble et reviens à souhait.  
Moi-même je ne sais quelle décision prendre.  
En éden aujourd'hui j'avoue ne rien comprendre.  
Et, si Dieu l'acceptait, je démissionnerais.

( Théophile sort )

Saint-Pierre :

Révolté, stupéfait de tels événements,  
De mes propres caprices ou emportements,

Je cherche dans les cieux qui partout nous entourent  
La réponse de Dieu, sa fureur, son secours.  
Prophète abandonné, ou fils de Dieu châtié,  
C'est un peu cette image à laquelle je souscris,  
Nouvel Adam déchu, privé de Paradis,  
Pour l'avoir mal gardé ne suis-je point renié ?

Aloès :

Je ne reconnais plus en vous un Saint, un maître.  
Cette aventure humaine où nous fûmes plongés,  
Théophile, Charline et son père peut-être  
Ne sont-ils pas venus pour mieux nous éprouver ?  
Dieu voulut nous montrer que la faiblesse humaine  
N'a pas quitté votre âme en ces années d'éden.  
Violence ou jalousie, colère ou vanité,  
Ne vous ont point grandi pendant ces temps troublés.

Saint-Pierre :

Peut-être as-tu raison mais toi-même, Aloès,  
Devais-tu t'opposer au faible Théophile ?  
Ton amour pour Charline hermétique aux promesses  
En ce monde éternel me parut puéril.  
Des passions des humains nous devons nous défaire.  
Tu devais les goûter, t'en enivrer sur terre.  
Dès lors qu'en Paradis ta vie s'idéalise,  
Veille à ce que ton âme un jour ne s'humanise.

Aloès :

Certes je ne fus point exempt de ces péchés  
Mais Dieu ne fit de moi le juge aux trépassés.  
Je n'ai point demandé cette vie monastique  
Quand vous fîtes de moi votre humble domestique.

Saint-Pierre :

Je te laisse un instant et je m'en vais prier.  
Des nuages obscurs étouffent mon esprit.  
Mon auréole même a semble-t-il pâli,  
Mon pouvoir agonise et mon âme est souillée.

(Saint-Pierre sort )

Acte IV, scène 1

Aloès :

Cruelle destinée ! Pourquoi me fallut-il  
Ne tomber amoureux qu'au-delà de la vie ?  
Saint-Pierre n'a pas tort mais je me sens fébrile  
A l'idée d'ignorer Charline au Paradis.  
Satan me l'a ravie mais je veux croire encore  
Qu'elle viendra tantôt, que je lui avouerai  
Mes pensées, mes désirs, un amour qui ignore  
Toute bonne raison que l'on m'opposerait.  
Dieu m'a-t-il entendu ? Une voix douce, tendre,  
Me semble provenir du couloir ci-devant.  
Charline est-ce bien toi ? Vite je veux entendre  
Ta fuite, ton retour, ton rejet de Satan.

Acte IV, scène 2

(entrée de Charline)

Charline :

C'est vous-même Monsieur qui tutoyez ainsi  
Une fille éperdue qu'une âme malfaisante  
Voulait à tout jamais employer pour servante ?  
J'entendis vos propos en approchant d'ici.  
Des mots charmants, Monsieur, me semblaient destinés  
Mais votre tutoiement eut lieu de m'étonner.  
Quand bien même étaient-ils des compliments galants  
Leur familiarité me déplut tout autant.

Aloès :

Si vous fûtes froissé par des propos sincères,  
Je dois vous avouer ce que mon cœur espère.  
Charline si j'osais prononcer ce prénom  
Il fut marque d'amour sans nulle autre raison.  
Oui, divine Charline, aurore en ces ténèbres,  
Depuis que je vous vis, je ne me connais plus.  
Effacé, taciturne, avant votre venue,  
J'abandonne pour vous mon visage funèbre.  
Si je servis Saint-Pierre avec docilité,  
Vous seule me ferait obéir promptement.  
Enfer ou Paradis ce m'est indifférent,  
Je voudrais vous y suivre pour l'éternité.

Charline :

Que d'aveux empressés ! Souffrez que je diffère  
Toute réponse claire à de tels sentiments.  
Songez que jusqu'alors je ne connaissais guère  
Votre nom, votre image ou votre vie d'antan.  
Je ne m'attendais pas en fuyant ce démon  
Victime de ma ruse et de ma séduction  
A entendre de vous cette déclaration.  
Oui, je trompai le diable au sein de sa maison  
Après l'avoir leurré quant à mes sentiments.  
Il me parut naïf, lassé et vieillissant.  
Ce rire goguenard et ce regard sadique  
Ne lui ressemblent plus. Il devient pathétique.  
Même je ressentis quelque honte à le fuir  
Non par attachement malgré mon cœur frivole  
Mais tandis qu'il tenait loyalement parole  
Je fis mine aussitôt de vouloir le séduire.  
Complice de ma ruse et maître en stratagèmes,  
Mon père mit au point le scénario trompeur.  
Satan, trop aveuglé par de faux « je vous aime »,  
Laisa sans diabolins l'entrée de sa demeure.  
Me voici donc ici et vos douces paroles  
Ne laissent de répit à mon âme éprouvée.  
Ce séjour chez Satan à lui seul m'a causé  
De telles émotions que ma raison flageole.  
Je ne puis vous répondre avec sérénité  
Et je ne songeais pas que quelque âme défunte  
Pût éprouver amour pour une trépassée.  
Ne devrais-je ici-haut avoir un cœur de Sainte ?

Aloès :

Longtemps je crus cela, Saint-Pierre me le dit  
Mais, en vous découvrant, toutes mes certitudes

Sur la vie éternelle et la béatitude  
Devinrent erronées pour un cœur trop épris.  
J'oubliais mon trépas, ma condition au ciel.  
Je retrouvais un cœur que l'on a à vingt ans.  
Je faisais des projets, des projets démentiels ;  
Au sein de chacun d'eux, j'étais ton soupirant.

Charline :

Taisez-vous, je vous prie, je suis lasse ce soir  
Et je risquerais fort de vous laisser rêver  
A quelque doux aveu, à un quelconque espoir,  
Que ma fatigue, hélas, vous aurait concédés.  
De surcroît vous saviez qu'un jeune homme de rang  
Me pressait chaque jour pour être mon amant.  
Théophile est le nom de cet infortuné.  
Ne vous l'ai-je point dit quand vous m'avez croisée ?  
Mais, je comprends, dès lors, toute votre insistance  
A me faire éviter de revoir Théophile  
Quand Saint-Pierre hésitait à m'offrir une chance  
De ne subir sans fin cette ardeur juvénile.

Aloès :

Ma Charline il est vrai que je tentais alors  
De vous soustraire enfin à ce fougueux amant,  
Mais convenez au moins que vous demandiez fort  
A Saint-Pierre un moyen d'éviter l'impudent.

Charline :

Ma Charline, entendis-je en vos derniers propos ;  
Je trouve déplacée cette ardeur possessive.  
Impudent, dites-vous, serait-ce un quiproquo ?  
Votre passion paraît à mes yeux malade.

Aloès :

Pardonnez cet écart, je vous prie à genoux,  
Mon amour est si grand que j'en perds la décence.  
Je deviens malgré moi chaque heure plus jaloux  
De celui qui vous crie ses folles espérances.

(entrée de Balthazar )

Acte IV, scène 3

Balthazar :

Je te retrouve enfin ma fille en ce lieu sûr.  
Tandis que tu fuyais pour échapper au diable,  
Je soudoyais un garde et cette créature  
M'indiqua un chemin compliqué mais fiable.

Charline :

Père chéri, merci de m'avoir soutenue  
Dans la triste aventure où le diable voulait  
Malgré moi m'entraîner ; sans toi je n'aurais su  
Comment habilement je lui résisterais.  
Oui, tu nous as sauvés ; ton projet salutaire  
Nous fut une merveille et Satan fut berné.  
Le vois-tu, dépité ? Rions de sa colère  
D'avoir été d'humains le piètre jouet.



Aloès :

Puis-je vous remercier Balthazar sans façon ?  
Vous êtes un héros et Charline a raison  
Relatant vos exploits pour duper le démon.  
Mon discours ne se veut fade péroraison.

Balthazar :

Voilà des compliments que je trouve emphatiques.  
M'appeler Balthazar et ma fille Charline  
N'est-ce point familier qu'un simple domestique  
Ose ne voir en nous qu'un père et sa gamine ?

Charline :

Père, pardonnez lui ; certes, cette expression  
Est fort exagérée ; la noble condition  
Dont nous sommes tous deux mérite soumission  
Et les mots employés font un peu dérision.  
Quant au ton cavalier que vous lui reprochâtes  
Je dois vous en causer, au plus vite, au plus tôt.  
Mais pourrons-nous causer sans fâcher aussitôt  
Saint-Pierre de retour, je suppose, à la hâte.

Aloès :

N'ayez crainte et causez. Je vous quitte céans  
Et distrairait mon maître arrivant ci-devant.  
Charline puissiez-vous révéler mon tourment  
A votre père aussi, voire mes sentiments.

(Aloès sort)

Acte IV, scène 4

Balthazar :

Ce discours équivoque éveille mes soupçons.  
Une complicité qu'il te faut réprover  
Serait-elle advenue entre ce trublion  
Et toi-même ma fille, daigne t'en expliquer.

Charline :

Père, je vous assure au nom des sentiments  
Que nous eûmes toujours l'un pour l'autre sur terre  
Qu'ici-haut je ne veux en changer nullement,  
Que pour vous seul ici ma parole est sincère.  
Aloès, il est vrai, m'a avoué ce jour  
Qu'il éprouvait pour moi un sentiment d'amour.  
Je n'ai point répondu à son empressement.  
Ma surprise fut grande et mon trouble oppressant.  
Or, depuis, ce pédant ne cesse de causer ;  
Il emprunte des mots que je ne lui permets  
Et qui laissent entendre à chacun, à vous-même,  
Qu'il lui serait permis de me dire qu'il m'aime.

Balthazar :

Ta grâce, ta beauté, t'ont valu très souvent  
Suppliques ou aveux de nombreux prétendants.

Sur terre Théophile avait mon agrément  
Mais tu n'avais pour lui aucun vrai sentiment.  
Je le trouvais courtois, fidèle et besogneux,  
D'une famille aisée et de bonne vertu.  
Un gendre comme lui, si tant est qu'il te plût,  
Eût obtenu chez nous un accueil chaleureux.  
Mais hélas, trop souvent, tu lui fermas la porte,  
Non celle du logis, mais celle de ton cœur.  
J'en étais chagriné mais ton bonheur m'importe  
Plus que tout, conçois-le. Le mariage fait peur.

Charline :

Théophile à vos yeux était l'être parfait  
Et tous les compliments dont vous le couvriez  
M'agaçaient, me lassaient, même ils m'exaspéraient.  
Moi, je le repoussais, vous, vous le chérissiez.  
Je ne voulais de plus écourter ma jeunesse,  
Ma folle envie de vivre au gré de mes passions ;  
La peinture, la danse apportaient l'allégresse  
A mon cœur qui n'avait aucune autre ambition.  
Le destin fit qu'au ciel ce jeune homme agaçant  
Sur mon chemin se trouve et pour l'éternité,  
La mort n'a point vieilli pour moi ses sentiments.  
Dieu aurait-il voulu ne plus nous séparer ?

Balthazar :

Ici-haut, je le crois, les rencontres fortuites,  
Les rendez-vous galants, les tendres coups de foudre  
Sont rares et le temps ne leur donne point suite.  
Au mariage, au plus vite, il faudrait te résoudre  
Sans vouloir t'inciter à nouer un hymen.  
Laisse-moi t'avertir que si tu ne choisis  
Un être qui te plaît, présent dans cet éden,  
Seule tu resteras dans l'éternelle vie.

Charline :

De quelle vie peut-on vous et moi discuter ?  
Nous ignorons tous deux celle qui nous attend.  
Je crains, épouvantée, de retrouver Satan.  
Avons-nous quelque espoir de n'être point damnés ?  
Sur terre on déplorait la lenteur légendaire  
De l'administration ou de ses fonctionnaires ;  
En Eden l'on ne peut en ces jours agités  
Connaître notre sort avec célérité.

Balthazar :

Les pères ne sont point les consciences des cœurs.  
Ne doivent-ils d'abord considérer la vie,  
L'avenir matériel qu'un plausible mari  
Peut offrir à leur fille en guise de bonheur ?

Charline :

Paraphrasant Molière en vos tristes propos  
Vous usez du jargon des barbons dans ce rôle.  
Pensiez-vous que l'amour de quelque jouvencou  
Ne pût séduire un cœur s'il n'eut point de pistoles ?  
Ah, le bonheur, mon père, à vous entendre ici,  
Ne serait que le fruit d'euros et de fortune.  
Cherchez mille raisons, je n'en verrai aucune

Supérieure à l'amour, dans le choix de ma vie.

Balthazar :

Ce choix, ne l'oublie pas, n'est que très relatif.  
Un jugement t'attend, toi-même le disais.  
Notre sort incertain rend ton amour fictif  
Pour quiconque aujourd'hui qu'enfin tu pencherais.  
Sur la terre, il est vrai, je croyais Théophile  
Capable de t'offrir la vie douce et facile  
Et je lui promettais pour toi la préséance  
Mais au ciel le salut prévaut sur toute aisance.  
Si tu veux épargner l'Enfer à ta personne,  
Ne crois-tu, comme moi, qu'il faut manigancer,  
Convaincre un protecteur ? Tant pis si je t'étonne.  
Oui, c'est bien Aloès qui pourrait te sauver...  
Je ne suis point surpris de te voir offusquée ;  
Moi-même, auparavant, quand tu m'as révélé  
Les sentiments du cœur d'Aloès envers toi,  
Je ressentis stupeur, inquiétude et effroi.  
On ne peut raisonner comme on le fit sur terre  
Sans mesurer l'horreur de ce temps infini.  
Si tu ne veux souffrir pour toujours en Enfer,  
Envisage plutôt ce sage compromis.  
Fais croire à Aloès que tu brûles d'amour,  
Que la vie près de lui serait bonheur et charme.  
Fort de tes sentiments, exalté par ta cour,  
Il fléchira Saint-Pierre en t'évitant des larmes.

Charline :

Père, votre exposé, plutôt machiavélique,  
Ne me plaît nullement car, quoique étant frivole,  
Je n'ai jamais dupé en sanglots pathétiques  
Un quelconque amoureux et mentir me désole.  
Il n'y eut que Satan qu'ainsi je pus blesser.  
La maison de ce diable où je fus retenue  
Justifiait à mes yeux des aveux saugrenus.  
Théophile, Aloès, ne sont point des démons.  
Je ne voudrais pour eux pareille trahison.  
Tromperais-je Aloès sur mes vrais sentiments ?  
Théophile a-t-il droit à mes doutes constants ?  
Je découvre confuse et honteuse à la fois  
Que pour cet amoureux, fidèle et dévoué,  
Je ne fus que cruelle et ce désespéré  
Subit mon arrogance en m'aimant malgré moi.  
Excepté Théophile il n'est homme qui soit  
Digne de ce bonheur que l'on attend de moi.  
Dès que je le verrai, je lui ferai comprendre  
Que pour son épouse il peut enfin me prendre.

Balthazar :

Est-ce pour me défier, ma fille, que tu causes  
D'épouser Théophile alors qu'il est bien tard ?  
Telle une adolescente en crise, hélas, tu oses  
Me contredire encore et me trouver ringard.  
Va rejoindre l'Enfer si tel est ton désir.  
Emmène Théophile à l'air si peu viril.  
Je voulais ton bonheur, je croyais t'avertir.  
Tu n'as plus dix-sept ans ; sois donc moins juvénile.

Charline :

Si j'étais juvénile, à vos propos perfides,  
J'aurais trouvé raison, me serais inclinée.  
Mais je suis une femme et veux vous le montrer,  
Rejetant fièrement ce scénario stupide.  
Je reste néanmoins votre fille, mon père.  
Un Paradis sans vous n'est pour moi concevable.  
Nous y serons tous deux et si ce n'est probable  
Je veux lier mon sort au vôtre pour l'Enfer.

Balthazar :

Tu disposes aisément de Dieu, de son dessein.  
Il ne t'appartient pas de choisir nos destins.  
Tes mots remplis d'amour me comblent de bonheur.  
Je regrette beaucoup d'avoir blessé ton cœur  
Par des mots insensés, des reproches hâtifs.  
Notre situation, étrange tragédie,  
Altère ma sagesse et me rend impulsif.  
Charline excuse-moi, toi, ma fille chérie.

Charline :

Je devine Aloès qui revient, semble-t-il.  
Saint-Pierre n'est point là. Je pourrai donc parler.  
Voudriez-vous mon père un peu vous éloigner.  
Pour ne point le froisser, il me faut être habile.

(sortie de Balthazar et entrée d'Aloès )

Acte IV, scène 5

Aloès :

Je n'ai point vu Saint-Pierre et j'en suis étonné.  
Tous ces événements lui causèrent du mal.  
Quoiqu'il soit éternel, je le vis épuisé  
Et je m'inquiète fort de son triste moral.  
Pardonnez, je vous prie, ce discours impromptu.  
Je ne dois vous conter les noirs soucis du ciel  
Dont vous fûtes tantôt la victime imprévue  
Quand l'impudent Satan envoya son courriel.  
Oublions tout ceci et goûtons ce bonheur  
De nous trouver tous deux comme si le destin  
Eût voulu nous unir. Je vous ouvris mon cœur.  
J'ose vous supplier de m'offrir votre main.

Charline :

L'évidente tendresse en ces mots, ce respect,  
Cette sincérité que je devine en vous  
Me touchent fortement, m'émeuvent, mais, j'avoue  
Que je vais décevoir votre cœur enfiévré.  
Je n'éprouve pour vous les feux qui vous dévorent.  
Je ne puis vous offrir qu'amitié, sympathie.  
Je ne puis vous mentir, vous faire croire encore  
Qu'avec vous je pourrais éterniser ma vie.

Aloès :

Que me reprochez-vous ? Ma naissance peut-être ?  
La couleur de ma peau pose-t-elle problème ?  
Doit-on après la mort subir cet anathème  
Qui me fut un fardeau et toujours me soumettre ?

Charline :

Je n'ai point, sachez-le, cette vision malsaine.  
Je n'ai pas de regard raciste envers vous-même.  
Les mots « xénophobie, exclusion ou la haine »  
Ne furent dans ma vie les vocables que j'aime.  
Ma raison ne voit guère en votre humble personne  
Quelque motif majeur confortant mon refus  
D'agrèer votre amour mais mon âme frissonne  
De n'éprouver pour vous que sentiments ténus.  
Je ne puis me résoudre à la froide logique  
Qui ferait qu'une femme accepterait céans  
Tout aveu passionné, vibrant ou pathétique,  
Sans même interroger ses propres sentiments.  
Il n'est point de raison qui engendre l'amour.  
Ce sentiment ne naît qu'en la douce illusion  
D'aimer sans jugement, d'aimer avec passion  
L'être à qui l'on promet de le chérir toujours.

Aloès :

Cette étrange passion dont vous parlez si bien,  
Ce feu inextinguible, sont bien ce que mon cœur  
Epreuve pour vos yeux. Tout me semble bonheur.  
Subjugué près de vous, fasciné je deviens.  
Vous qui parlez d'amour avec tant de justesse  
Comment donc pourriez-vous douter de cet amour  
Qui me surprit si fort, me remplit d'allégresse,  
M'enivra de l'espoir de vivre d'heureux jours ?

Charline :

Je n'éprouve aucun doute et vous l'ai révélé.  
Vos paroles me sont vérité, certitude.  
Je souffre, croyez-moi, votre sollicitude  
Me touche malgré moi. Cessez de m'implorer.

Aloès :

Comment pourrais-je taire un amour démentiel  
Qui envahit mon cœur, mon âme, mes pensées ?  
Le monde des défunts ne m'apportait que fiel,  
Au ciel, votre venue me fut félicité.  
Je ne pus m'empêcher, à Saint-Pierre lui-même,  
D'avouer promptement mes transports amoureux.  
Surpris par son courroux, ardent de mille feux,  
Je le crus mon rival et ne dis que blasphèmes.  
Fortement irrité, Saint-Pierre s'écria  
Qu'en Enfer je pourrais me trouver pour cela.  
Faisant fi de Satan, Saint-Pierre et son courroux,  
Je ne craignais plus rien, je ne pensais qu'à vous.  
Furieux cette fois, n'ayant d'autre argument,  
Saint-Pierre me jeta le nom de ce galant,  
Prétextant qu'il aurait vos faveurs désormais.  
Je ne voulus vous perdre et je déraisonnais.  
Vociférant le nom de Monsieur Théophile,  
Je ne pus que haïr votre blême amoureux,  
Lui trouvant cent défauts, arguments trop faciles,  
Pour ternir son image et flétrir ses aveux.  
Ces sentiments nouveaux qui me vaudraient l'Enfer,  
Je les ai découverts pour la première fois.  
Loin de m'en affliger je les crus nécessaires  
Pour chasser l'importun. Je glorifiais mon moi.

Charline :

Je ne soupçonnais guère une âme malfaisante  
Ni dans votre regard, vos sourires, vos mots.  
Si j'eusse satisfait vos demandes pressantes,  
N'eussiez-vous point été jaloux à tout propos ?  
Je n'ai plus désormais de quelconques scrupules  
A éconduire un homme incapable d'aimer  
Sans réciprocité, en cachette, en secret.  
Je vous trouve, Monsieur, un amant minuscule.

Aloès :

Votre opinion sur moi me semble bien cruelle.  
Si je ne vous avais trahi mes sentiments,  
Aurais-je été plus noble à vos yeux pour autant ?  
Ma franchise me vaut ta colère éternelle.

Charline :

Pour une ultime fois, dois-je vous rappeler  
Que votre tutoiement me choque et m'exaspère.  
Certes votre franchise à mes yeux peut complaire,  
Mais ne peut excuser vos odieuses pensées.  
La jalousie, la haine et les ressentiments  
Envers celui auquel je donnerai mon cœur  
Devraient céder la place à un enchantement  
Douloureux mais loyal, bénissant mon bonheur.  
Lorsqu'on aime vraiment notre ego doit mourir.  
Un amour partagé n'est pas toujours possible.  
On efface dès lors sa rancœur perceptible.  
On va cacher ses pleurs, on se tait pour souffrir.

Aloès :

Vous prononcez les mots qui me siéront dès lors.  
Je souffrirai sans fin, caché parmi les morts.  
Je ne vous verrai plus, vous m'oublierez alors.  
Adieu, ma Dulcinée, puisque tel est mon sort.

(Aloès s'apprête à partir mais Charline le retient)

Charline :

Je ne sais si je dois vous plaindre ou me haïr.  
Je n'avais nulle envie de vous persécuter.  
Quittons nous tendrement sans vous faire souffrir.  
Embrassez donc ma main avant de me quitter.

(Aloès s'agenouille et baise la main de Charline, alors que survient Théophile)

Acte IV, scène 6

Théophile :

Je vois que ce galant que tu raillais tantôt  
A trouvé dans ton cœur un favorable écho.  
Il n'eut point à subir ton humeur, tes caprices,  
Inconstance et mépris, ou amitié factice.  
Il est à tes genoux, ton beau valet de cœur.  
Chaque homme t'est soumis. Tu en ris chaque fois.  
Si l'on te fait la cour, tu manques de grandeur  
En humiliant celui qui te dit son émoi.

Charline :

Tais-toi, je n'en puis plus... Tes reproches violents  
N'ont aucun fondement car tu choisis bien mal  
Le moment pour crier cette haine brutale.  
Tu troubles mon esprit, j'entrevois le néant.  
Ce baiser que tu vis, simple geste courtois,  
Devait à tout jamais éloigner ton rival.  
Je l'ai trop fait souffrir. A cet homme je dois  
Un digne adieu empreint d'une grandeur morale.

Théophile :

Quel étrange discours ! Dois-je croire un instant  
Ce pacte merveilleux ? Quel baiser émouvant !  
Aloès, à genoux, humblement vous écoutez.  
De promesses d'amour vous le comblez sans doute.

Aloès :

Vos infâmes propos méritent le mépris  
De celle qui vous aime et que vous répudiez  
Alors que celle-ci venait de me confier  
Que je ne pourrais être jamais son mari.  
Sans doute songeait-elle en m'avouant cela  
Que c'est vous qui seriez quelque jour dans ses bras.  
Je dus me résigner et vouloir son bonheur  
Mais voici qu'en ingrat vous lui brisez le cœur.

Théophile :

S'il n'était mensonger ce discours serait tel  
Que je n'oserais plus paraître devant elle,  
Que je n'obtiendrais pas sans doute son pardon,  
Que je mériterais Satan et sa prison.  
Mais, je ne puis le croire, ayant vu cette scène,  
De l'amant recevant un baiser sur sa main,  
Un baiser de Judas, vous le verrez demain.  
Trop souvent courtisée, elle en usa sans gêne.

Charline :

Théophile, tu mens. A toi, je destinais  
Mon cœur, ma vie, mon âme, après tant d'inconstance.  
Mais voici qu'aujourd'hui une atroce souffrance  
Me vient de celui seul que sans doute j'aimais.  
Mon cœur se fermera désormais pour chaque être  
Qui me proposerait amour et hyménée.  
Je veux vivre en recluse où Saint-Pierre peut-être  
Bientôt m'assignera ma triste destinée.

(Charline sort en pleurs)

Aloès :

Ayez honte Monsieur, vous êtes le plus vil  
Des hommes que je vis arriver dans les cieux.  
S'il apprend vos propos ignobles et débiles,  
Saint-Pierre bannira vos gestes obséquieux.

Théophile :

Ce n'est que par dépit qu'ainsi vous me jugez.  
Dois-je dépeindre aussi l'être le plus servile

Que vous représentez parmi les trépassés.  
Loin que de vous envier, je plains les gens dociles.  
Si vous vous aviez d'influencer Saint-Pierre  
En lui contant ces mots, ces moments pitoyables,  
Je lui démontrerais que toutes vos prières,  
Votre impossible amour, sont les seuls responsables  
Du trouble dans lequel Charline fut plongée,  
De ses doutes naissants, de ses pensées confuses.  
Les défunts arrivant ne peuvent pas aimer  
Un ancien trépassé, leur esprit s'y refuse.  
De terribles remords m'infligent des tourments  
Et je n'eusse pas dû si vite m'emporter.  
Sur terre je riais de sa frivolité,  
Me croyant supérieur à tous ses soupirants.  
Charline s'étonnait de me voir si serein.  
Parfois elle doutait de mon amour sincère.  
Moi, j'étais convaincu que j'obtiendrais sa main.  
Parmi nos relations je n'en fis pas mystère.  
Hélas, notre venue en ce monde des morts  
Me fit craindre de perdre à jamais sa présence,  
Redoutant de Saint-Pierre une prompt sentence  
Eloignant pour toujours nos esprits et nos corps.  
Un amour affolé, un fol empressement,  
Remplacèrent en moi patience et quiétude.  
Je ne pus supporter votre sollicitude,  
Craignant que vous n'eussiez sur elle un ascendant.  
La basse jalousie qui me fit tressaillir  
Me fit perdre raison et mon ire charnelle  
Engendra des pensées voisines du délire  
Qui pussent me pousser au crime passionnel.  
Certes ma réflexion rejetait ces idées  
D'autant que dans le ciel il n'est point concevable  
D'envisager la vie, la mort, l'éternité,  
D'une humaine vision, dans les mêmes vocables.  
Je concevais très mal votre vie, votre essence,  
Votre rôle en Eden au service de Dieu  
Et m'étonnais autant de lire dans vos yeux  
Pour Charline un amour me semblant indécence.

(Brusque entrée de Balthazar )

Acte IV, scène 7

Balthazar :

Permettez Aloès que je parle céans  
A l'effronté jeune homme auquel j'avais dédié  
Ma confiance et bien plus, toute mon amitié,  
Enchanté que ma fille le trouvât fort charmant.  
Hélas, toute éplorée, celle-ci m'a conté  
Les insensés propos, les reproches menteurs  
Que Monsieur adressa sans vergogne ou pudeur  
A Charline effarée de sa méchanceté.

Théophile :

Je regrette, Monsieur, mon discours déplacé  
Qui n'a rien de réel au fond de ma pensée.  
C'est un malentendu, Aloès peut le dire.  
Un baiser mal compris engendra mon délire.  
J'implore le pardon de vous-même d'abord.  
A votre fille aussi j'exprimerai ma honte  
Et je la supplierai de me parler encore.  
Je vous prie, Aloès, de ne point tenir compte



De l'inique discours que je vous adressai.  
Ma jalousie devint une horrible arrogance.  
J'aurais voulu le mal à tous ceux qui aimaient  
Charline qui, hélas, refusait mes avances.  
Ce dernier mot, Messieurs, n'a rien de malséant.  
Je ne sollicitais qu'un véritable amour  
De celle à qui j'offrais de nobles sentiments.  
Ses refus, mon dépit, rien n'arrêtait ma cour.  
Parfois mon insistance entraîna sa colère.  
Pourtant il me semblait qu'elle dissimulait  
Le début d'un amour, d'une passion sincère  
Que sans en être sûre, alors, elle taisait.

Balthazar :

Vous faites gentiment le tableau d'une idylle  
Mais vous l'avez brisée par ce comportement  
Que nul n'aurait prévu. Je vous croyais charmant.  
Vous excuser ainsi me paraît trop facile.  
Jamais plus vous n'aurez l'amitié de Charline  
Et quant à son amour n'osez plus y songer.  
Nous ne sommes point gens qu'une insulte chagrine  
Et qu'un simple pardon suffit à ignorer.

Théophile :

Ce jugement cruel que vous portez sur moi  
Je n'en puis contredire à mon sens les raisons.  
Saint-Pierre, au nom de Dieu, au sein de sa maison,  
Ne pourra m'accueillir malgré ma bonne foi.  
Je n'aurai que l'Enfer pour l'éternel repos.  
Bien que ma brève vie fût exempte de crimes,  
Les supplices seront ma vie, mon sort, mon lot.  
Puissiez-vous croire enfin les remords que j'exprime !

(entrée de Charline et de Saint-Pierre)

Acte IV, scène 8

Saint-Pierre :

Si, Charline, il le faut, n'ayez point de frayeur  
A vous trouver ici face à vos prétendants,  
L'un étant trop fougueux et l'autre trop tremblant.  
Et quant à Balthazar, je voudrais qu'il demeure.  
Mon absence soudaine a dû vous étonner.  
Vous crûtes que j'avais abandonné ma tâche.  
Vos cœurs se sont meurtris, mal compris, déchirés.  
Il n'est point coutumier qu'ici-haut l'on se fâche.  
Pour la première fois toute sérénité  
Semblait avoir quitté le ciel, le Paradis.  
Des querelles d'humains, des anges en folie,  
Le diable ne voulait lui-même obtempérer.  
Je décidai alors de parler au Très-Haut.  
Dieu, en un premier fax, exprima sa colère  
De me voir dépassé, n'ayant plus d'idéaux.  
Dois-je, lui dis-je alors, quitter mon ministère ?  
Furieux, il écarta mon vœu de démission.  
Un étrange sommeil survint sans rémission,  
Semblable à une nuit comme on la vit sur terre,  
Un rêve, une vision, un songe salutaire

Apaisèrent mon âme et soudain je perçus  
La décision de Dieu pour vos humbles personnes.

Je vais vous la confier...Je vois que l'on frissonne  
A l'idée de savoir le sort qui vous est dû.  
Aloès et moi-même à jamais disparus  
Au fond de vos pensées déjà ne serons plus.  
Il n'est guère soupçon de ce moment divin  
Qui surprendra, en vous, votre âme, dès demain.  
Charline et Théophile auront tout oublié  
De leur vive querelle ou brutale rupture.  
Balthazar oubliera la profonde blessure  
Causée par un ingrat qu'il désirait châtier.  
Aloès, ton esprit n'aura plus de Charline  
L'image enchanteresse qui te fit vaciller.  
Tu n'auras en pensée que la mission divine  
Qu'au nom de Dieu, jadis, je t'ai attribuée.  
Les anges reprendront leur besogne céleste.  
Vos tumultes, les leurs, cesseront à jamais.  
L'Eden ignorera vos anciens faits et gestes.  
Tout me sera, enfin, sereine éternité.  
Cessons là ces discours, ne faisons plus mystère  
De ce que le bon Dieu a décidé pour vous.  
L'Enfer ? Le Paradis ? Non...Lassé de vos remous,  
Dieu décrète un retour de vous trois sur la terre.

( Rideau )